

Un enfant de Ménival

(puis de La Raude)

Pierre-Marie Verchere



En mémoire de mes parents, pionniers de Ménival.

Avertissement :

Le texte qui suit est le récit de souvenirs vécus par un enfant, avec le recul d'une soixantaine d'années. Ces souvenirs ont été parfois ravivés ou confortés par quelques lectures et des échanges avec des membres de l'association ARHOLY, que je remercie d'ores et déjà.

Certains éléments m'ont été apportés ou rappelés par des amis d'enfance. Ils sont mentionnés en encadré.

Je me suis efforcé d'indiquer, au fil du texte, les références bibliographiques dont j'étais redevable à leurs auteurs.

Les photos illustrant ce document ne sont pas toujours personnelles, glanées sur les réseaux sociaux, repiquées dans des livres ou fournies par l'ARHOLY. Je ne dispose pas de leurs droits de reproduction, sujet à traiter pour une éventuelle édition commercialisée ultérieure qui n'est pas à l'ordre du jour.

Ménival, des immeubles au milieu des champs

J'ai vécu à Ménival de l'âge de 3 à 8 ans, de 1960 à 1965. Puis, la famille s'étant agrandie, mes parents trouvèrent un appartement plus grand à La Raude, dans le même quartier, mais sur la commune de Tassin-la-Demi-Lune, où nous avons habité jusqu'à la fin de 1970, avant d'achever le tour du quartier élargi en passant les six premiers mois de 1971 au 207 avenue Barthélemy Buyer à Lyon 9e. Nous aurions pu y vivre plus longuement si mon père n'avait pas été muté, avec un court préavis, à Paris, cette année-là.

Même si les souvenirs de la prime enfance s'estompent, même si, de l'époque il ne reste aucun souvenir photographique de notre vie quotidienne (même pas de photos de classe de l'école primaire !), j'ai toujours en tête de nombreux aspects de notre vie d'alors que je vais partager ici.



Vue aérienne de Ménival le 22 juin 1960 ; on distingue les bâtiments 1 à 8 et, de l'autre côté de l'avenue de Ménival, le chantier de l'école Diderot, ouvert en avril au milieu de l'immense « Pré aux Bœufs » (source <https://remonterletemps.ign.fr/>)

Notre emménagement à Ménival a correspondu à la naissance de ma petite sœur Marie Béatrice, prématurée, évènement suffisamment fort pour aider, même à l'âge de trois ans, à fixer dans la mémoire le contexte de l'époque. Nous arrivions de Saint-Germain-au-Mont-d'Or, qui était le village où ma mère avait passé sa jeunesse et où mes parents s'étaient installés après leur mariage. L'arrivée à Ménival représentait à la fois l'accès à un appartement moderne, spacieux et lumineux, un rapprochement du lieu de travail de mon

père qui travaillait alors à la Caisse d'Épargne de Lyon, rue de la Bourse, et, fait rare à l'époque, un premier accès à la propriété pour mes parents.

Ménival est un des premiers grands ensembles construits dans l'ouest lyonnais à la fin des années cinquante, avec ses sept cent huit logements pour trois mille huit cents habitants¹. Avec mes parents, nous étions parmi les premiers habitants, 10 avenue de Ménival, au rez-de-chaussée du bâtiment 2, allée B. Les nouveaux immeubles semblaient posés au milieu des champs. Au début, le côté impair de l'avenue de Ménival, à l'exception de l'école primaire, était alors vierge de toute construction. C'est là que se trouvait le grand pré qui jouxtait le domaine de Ménival, où paissaient les vaches des sœurs de la Compassion toute proche. J'ai appris depuis qu'il était dénommé *Pré aux bœufs* (ce qui était aussi le nom d'origine de l'ensemble du domaine sur lequel les immeubles ont été construits), mais appelé *Pré aux Sœurs* (et pour cause) par mes parents. Ma mère, nous y a emmené, ma petite sœur et moi, passer l'après-midi aux beaux jours. Nous y retrouvions d'autres mères de famille accompagnées de leurs enfants. Nous profitions alors de la prairie en pente très douce, au bas de laquelle coulait le ruisseau qui alimentait le lavoir du chemin de l'Étang².



22 juin 1960



1er août 1961



24 juin 1962

Marie France Stragiotti-Bolénor, nous a emmenés également passer du temps dans ce pré avec Véronique Seyfried où cette dernière se souvient aussi des vaches. Marie France nous dit aussi que nous faisons aussi des parties de cache-cache dans les sapins, derrière le château, qu'il y avait des chevaux dans la partie haute de l'ancien Pré aux Bœufs, le long du haut de l'avenue de Ménival. Elle se souvient aussi avoir vu en été, dans la partie du terrain près du chemin de l'Étang des religieuses, coiffées de grands chapeaux de paille, en train de récolter à la serpe du foin ou des céréales

Le passé rural du quartier faisait qu'il y avait encore de nombreux « chemins » : de l'Étang, de Boyer, ou plus loin, à Tassin-la-Demi-Lune, de la Pomme, ou encore de la Raude

¹ Dominique DESSERTINE, Robert DURAND, Jacques ELOY, Mathias GARDET, Yannick MAREC, Françoise TETARD (dir.), *Les centres sociaux (1880-1980). Une résolution locale de la question sociale ?*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004

² En 1969, le chemin de l'Étang, qui était devenu officiellement rue de l'Étang, a été élargi et est devenu l'avenue du Général- Eisenhower.

où nous irons habiter plus tard. Dans ce secteur, des maraîchers subsisteront jusque dans les années 2000, chassés doucement par la pression foncière et l'urbanisation.

À sa construction, le quartier de Ménival était doublement isolé du reste de la ville de Lyon à laquelle il appartenait, à la fois par la distance et par la nécessité de franchir la colline du Point-du-Jour dont le centre commerçant du quartier se trouvait à 1 km, le centre de Lyon, tout comme la gare de Perrache étant à près de 5 km. La desserte du quartier par les transports en commun était balbutiante, nous y reviendrons.

Ménival : un grand ensemble avec une sociologie et un état d'esprit particuliers

Enfant, j'ai toujours eu conscience de vivre à Ménival une expérience originale, par comparaison avec les cadres de vie de mes cousins ou avec d'autres, expérimentés ensuite, après quatre déménagements de la famille qui suivront notre départ de cette résidence. Cette conscience s'est confortée lors de la rencontre avec Bruno du Pouget de Nadaillac lors d'une formation de directeur de centre de vacances, vingt ans plus tard, fin 1979, qui m'avait alors parlé du caractère exceptionnel de ce quartier (voir la fin de ce chapitre). Et des mots ont été mis sur cette perception un peu diffuse en parcourant l'article³ déjà cité, intitulé *Le centre social et l'utopie urbaine à Lyon : Ménival au début des années soixante*. Une partie des éléments développés ici en sont tirés, complétés par quelques souvenirs ou observations personnels.

Dans une période où le pays cherchait à combler son retard en matière de logements, la réalisation de Ménival avait été lancée par des milieux catholiques, qui visaient à créer un quartier autonome dont les habitants, tous modestes mais propriétaires, constitueraient une communauté. Une société coopérative immobilière fut chargée de la construction, administrée, entre autres, par François Emery, sous-chef de service à la caisse d'allocations familiales de l'arrondissement de Lyon (Cafal) qui avait eu l'idée du projet, Léon Rigot-Muller, directeur de la Caisse d'épargne de Lyon, et M. Genin, directeur du Crédit Foncier de France. Je m'arrête sur ces trois personnages, car résonnent encore en moi des noms ou sigles entendus dans la bouche de mes parents qui avaient contracté un crédit auprès du Crédit Foncier, ou qui attendaient régulièrement des nouvelles de la « Cafal » qui leur versait avec plus ou moins de célérité les prestations familiales⁴. Quant à M. Rigot-Muller, c'était le grand patron de mon père qui citait fréquemment son nom à la maison ou quand nous rencontrions, en famille, certains de ses collègues.

³ L'article comporte de nombreuses références aux archives du centre social de *Ménival* et au bulletin *L'Écho de Ménival*. Je n'ai gardé personnellement aucun souvenir de ce bulletin que mes parents n'avaient pas conservé. Ronéoté, il est publié par le centre social à compter d'octobre 1959. L'article cité indique qu'il « se propose d'être un lien amical entre tous les « citoyens » de *Ménival* ». Il s'adresse aux attributaires pour des questions de gestion collective des appartements, pour les éduquer à la lutte contre le bruit, intérieur (toilettes et salles d'eau...) et extérieur (mobylettes...). Il rend compte aussi des activités du centre social. Comme un bulletin paroissial ou municipal, il donne, dans un premier temps, les noms des enfants qui viennent de naître et publie la liste des décès.

⁴ À l'époque il existait une allocation pour la naissance d'un enfant moins de trois ans avant le précédent. Ma sœur Marie-Béatrice étant née trois ans et trois jours après moi, mes parents bénéficièrent cependant de la moitié de la prime !

Les concepteurs du projet voulaient « offrir aux pauvres le moyen d'être propriétaires ». Pour avoir accès à ces logements, il fallait être marié, être français et travailler à Lyon. Et, critère étonnant aujourd'hui : les femmes devaient s'engager à rester à la maison⁵.

Plus de soixante pour cent des appartements comportent quatre à cinq pièces. Les enfants furent donc nombreux aux débuts de Ménival, plus nombreux que les adultes. On comptait 58 % de moins de dix-neuf ans, contre 32 % dans l'ensemble de la France. Et on ne trouvait à Ménival, en conséquence, ni célibataires, ni vieillards.

La population se caractérisait également par un taux élevé de pratique religieuse, catholique bien sûr, et elle demanda assez rapidement à avoir une église. Est-ce cette communauté de religion ? Est-ce la configuration des lieux avec un seul accès routier pour l'ensemble des bâtiments au 10 avenue de Ménival qui était l'adresse de tous ? Est-ce le résultat des actions du Centre Social ? Est-ce le fait que plusieurs propriétaires travaillaient dans les mêmes entreprises : OTL (transports en commun lyonnais), Caisse d'Épargne de Lyon, Rhodia, la Police, etc. ? Est-ce l'arrivée parmi nous de Français d'Algérie, les « pieds-noirs » avec leur faconde et leur pratique d'une vie conviviale ? Toujours est-il qu'une vie communautaire prit forme avec des réunions, des fêtes et des activités organisées par le Centre Social pour les habitants qui s'y retrouvaient.



Garderie au château 1962 - Photo Georges Vermard - Bibliothèque municipale de Lyon

Du Centre Social, je ne me souviens principalement de la halte-garderie que j'ai parfois fréquentée avant d'aller à l'école. Il n'était pas facile d'être accueilli à la halte-garderie. Elle ne pouvait recevoir que vingt-cinq enfants de moins de six ans, dans une cité qui en comptait plus de six cents. Les locaux d'activité du Centre Social étaient implantés dans le

⁵ Il devait bien y avoir des exceptions ! Je me souviens d'une femme, infirmière de son état, qui habitait au bâtiment 1 et que nous voyions passer souvent au volant de sa *NSU Prinz*, voiture d'un modèle plutôt original.

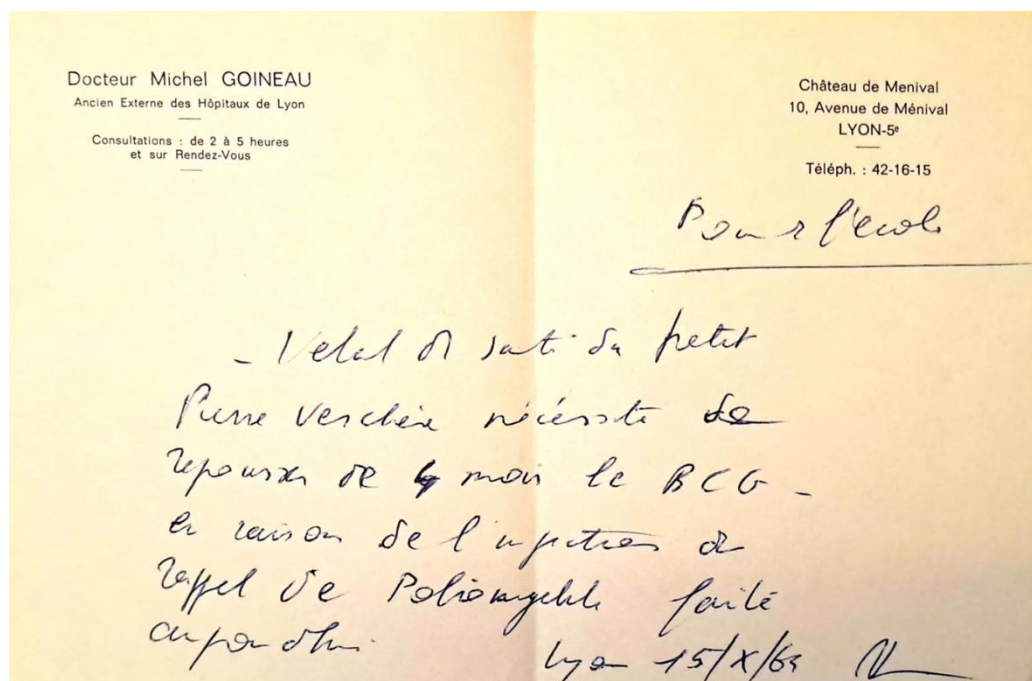
château (c'est ainsi que nous l'appelions), de style Renaissance situé face à l'entrée du domaine, ancien logis des propriétaires. L'article cité rappelle que ce Centre Social proposa des cours d'enseignement ménager (cuisine, coupe, couture), permit d'accéder à des machines à laver et à des machines à tricoter. Mes parents s'étaient dotés de leur propre machine à laver, une large machine à deux bacs, un pour le lavage et le rinçage, à gauche et un bac d'essorage à droite. Je revois encore ma mère faire passer le linge le linge fumant d'un bac à l'autre à l'aide d'une énorme pince en bois (de la même forme qu'une classique pince à cornichons, mais d'une taille bien plus grande).

Véronique se souvient, elle, de spectacles, notamment celui d'un ventriloque qui l'avait fascinée avec sa marionnette et peut-être même de séances de cinéma.

Marie France y a apprécié les cours de cuisine qui se déroulaient dans les salons du château.

On pratiquait aussi au Centre Social des consultations de PMI (protection maternelle et infantile) et des séances de vaccination. Je me souviens très bien, en effet, y avoir reçu le BCG par scarification, non pas dans le cabinet médical mais dans les locaux du centre social. Danse classique, philatélie, chorale, ciné-club, étaient des activités proposées aux enfants. Une bibliothèque a été créée. Ces activités seront reprises par la MJC créée en 1962 qui disposera quelques années plus tard de ses propres locaux, au numéro 29 de l'avenue de Ménival.

Au niveau inférieur du château, était implanté le cabinet médical du docteur Goineau, unique médecin du quartier, dont la salle d'attente ne désemplissait pas. Homme de sacerdoce, il se dépensait sans compter entre ses consultations et les visites à domicile, le grand nombre d'enfants présents à Ménival nécessitant de fréquents appels à ses services.



Ordonnance du docteur Goineau - collection familiale

C'était un homme généreux, ne facturant pas toujours toutes ses prestations aux familles les plus modestes, ne comptant par exemple qu'une seule consultation pour plusieurs enfants malades dans un même foyer, ou n'en refacturant pas une seconde trop rapprochée de la précédente. Après une dizaine d'années, le cabinet du docteur Goineau quitta le château de Ménival pour s'installer aux franges du quartier, et de nombreux patients dont ma famille, lui demeurèrent fidèles.



Je n'ai pas souvenir de la manière dont on demandait au médecin de rendre une visite au domicile, quasiment personne n'ayant le téléphone. Il me semble qu'il y avait un « taxiphone » de couleur bleue (le terme de cabine téléphonique aurait été totalement impropre) au pied du château. Le manuel de référence pour l'éducation de nombreux enfants de l'époque était le livre de l'Américain Docteur Benjamin Spock dont le titre était *Comment soigner et éduquer son enfant* (traduit en français pour la première fois en 1952 – ci-contre couverture du « Spock » de nos parents que nous avons conservé - Éditions Marabout)

L'auteur y décrivait entre autres des symptômes de maladies infantiles. Quand nous étions malades, ma mère consultait l'ouvrage en attendant le médecin et, à son arrivée, lui suggérait un diagnostic. Je revois encore la tête du docteur Goineau écoutant ma mère, puis avec un sourire qui n'était pas moqueur, la regardait en lui disant simplement « Spock ? » avant, le plus souvent, de confirmer le diagnostic maternel⁶ !

Pour rester dans le domaine médical un kinésithérapeute, professeur d'EPS reconverti dont j'ai oublié le nom, s'est d'abord installé au bâtiment 4, dans son appartement, sa table de cuisine lui servant de table de massage. Je l'ai fréquenté un temps pour soigner une scoliose, et au cours de cette période il a installé un cabinet bien équipé, chemin de l'Étang, au pied du grand immeuble en face de l'église Sainte Anne⁷

⁶ Les conseils d'éducation du docteur Spock ont incité les parents à être souples et affectueux avec leurs enfants, en les considérant comme des personnes. Cet authentique médecin ne doit pas être confondu avec Mr. Spock, le personnage aux oreilles pointues de la série télévisée Star Trek.

⁷ L'annuaire du téléphone de 1971, mentionne un J. BRULAS, kinésithérapeute au 6 avenue Eisenhower ; serait-ce lui ?



Le château de Ménival Photo Georges Vermard – Bibliothèque municipale de Lyon

Sur cette autre photo du château que l'on trouve sur le site de la Bibliothèque Municipale de Lyon on aperçoit, sous la galerie, à droite de la moto, la plaque du Docteur Goineau. Sur cette image, figurent aussi deux Renault 4CV qui m'en évoque une autre, celle-là à l'état d'épave qui a longtemps stationné à la même hauteur, mais de l'autre côté de la chaussée. Un jour, avec un ou deux copains, nous avons voulu en faire un terrain de jeux et nous sommes retrouvés enfermés dans l'habitable par des « grands » qui n'avaient pas l'air commodes. Etaient-ce des blousons noirs ? Des délinquants typiques de Ménival dont parle Bruno du Pouget⁸ dans son livre *Adolescents de banlieue* dont un chapitre s'intitule

⁸ Né en 1937, Bruno du Pouget de Nadaillac est un prêtre salésien, éducateur de jeunes bénévole dans la banlieue lyonnaise, docteur en psychologie et assistant et assistant en psychologie sociale à l'Université Lyon II en 1976, au moment où il publie *Adolescents de banlieue* (federop), qui faisait suite à sa thèse soutenue en 1975 sur le même thème *Les groupes adolescent de banlieue : recherche éthologique sur le comportement des jeunes en groupes spontanés dans la banlieue de Lyon - étude longitudinale comparative*, soutenue en 1975 (disponible en téléchargement sur le site <https://www.fenixx.fr/>).

tout simplement « La « bande » de Ménival ». Ce serait une trop simple coïncidence, mais en tout cas, cet après-midi-là, ils nous ont fait très peur !

Dans son ouvrage, que j'ai personnellement découvert après la rédaction de mon propre récit, Bruno du Pouget, affuble la « bande » de Ménival de guillemets dont les d'autres bandes décrites (Sainte Foy, par exemple) ne bénéficient pas. Le sociologue souligne que la population du quartier est passée, de 1954 à 1962, de 500 habitants à près de 3 300 habitants, l'augmentation étant due essentiellement à la cité de Ménival. Bruno du Pouget rappelle « l'ambiance de village », fraternelle et communautaire des débuts de la cité, que j'essaie moi-même de décrire ici. Cette communauté fera naître la MJC et l'église Sainte Anne. Mais les activités de loisirs extérieures, qu'elles soient organisées par les adultes ou spontanées chez les groupes de jeunes ont rapidement troublé la tranquillité des résidents, qui ont alors cherché à les interdire. L'ouverture de la MJC, qui aurait pu être un lieu de regroupement et d'animation des jeunes, ne le permit pas dans un premier temps où l'activité de la troupe du Tournemire (voir plus loin) monopolisait l'usage des locaux. Au début des années 1970, Bruno du Pouget décrit ces conflits d'usages et leurs conséquences jusqu'à des dégradations au sein de la MJC quand les jeunes de la « bande » purent y être accueillis. J'avais alors personnellement quitté la région et n'en ai pas été témoin.

Faire ses courses

L'approvisionnement au sens large des habitants de Ménival s'entend dans le contexte de l'époque où, à la fois, la grande distribution n'existait pas, les familles possédaient rarement un véhicule, au mieux un cyclomoteur ou une moto, le quartier était neuf et il n'y avait pas de commerces préexistants.

Parmi les tout premiers commerces implantés un petit Casino ouvrit dans un local au pied du bâtiment 2, à droite en entrant dans le domaine de Ménival. Ce commerce proposait, à la différence de la plupart des épiceries traditionnelles, et pour la première fois, des produits surgelés, en particulier du poisson de mer. Des Lyonnais modestes ont ainsi pu découvrir le poisson auquel seuls des privilégiés habitant en centre-ville ou à proximité de certains marchés avaient accès. Dès l'âge de 3 ou 4 ans, il arrivait que ma mère me confie la responsabilité d'aller faire une course simple au Casino, pour qu'elle puisse continuer à veiller sur ma petite sœur, tout en surveillant par la fenêtre que je m'y rendais sans encombre. Il n'y avait pas de rue à traverser ni, à l'époque, de crainte pour la sécurité.



Le kiosque à journaux de Ménival et le « château » au fond (Collection ARHOLY)

En face du petit Casino, à gauche en entrant dans le domaine, on trouvait un kiosque à journaux qui vendait aussi des livres de poche. Et à proximité, dans un bâtiment du même style que le château, ont été rapidement implantées une pharmacie et un bureau de poste⁹.

Ces commerces répondaient aux besoins de base de l'approvisionnement des habitants. D'autres enseignes implantées au Point-du-Jour, complétaient l'offre. Je me souviens d'une boulangerie et d'une droguerie-quincaillerie en particulier. Dans ce dernier magasin, je me souviens de l'achat, par mes parents, d'une corbeille à linge sale en plastique blanc qu'avec mes frères et sœur nous possédons toujours dans notre maison de famille et à laquelle je tiens !

Mes parents, élevés à la campagne, se faisaient livrer des pommes de terre par sacs de 50 kg qu'ils stockaient dans la cave associée à notre appartement. Ma mère faisait pousser quelques herbes aromatiques sous la fenêtre de sa cuisine, dans un espace dévolu à la pelouse qui n'avait pas encore été semée. Elle pouvait les arroser depuis la fenêtre !

Il y avait aussi des commerçants ambulants, métiers traditionnels répandus à cette époque, qui venaient jusqu'à Ménival : vitrier, avec des carreaux de taille moyenne ou petite, portés sur son dos¹⁰, rémouleur avec son tricycle sur lequel sa meule était installée et qu'il entraînait avec son pédalier, le *pati*, chiffonnier qui, à la différence des villages de campagne où il criait « peau de lapin », se contentait ici, en ville, d'un « Oh ! » tonitruant pour annoncer sa présence¹¹.

Véronique se souvient que d'un laitier passait tous les matins, livrer devant la porte lait et yaourts et le verre consigné était déposé sur le palier pour qu'il le récupère. Elle allait régulièrement avec son petit frère Emmanuel, porter les bouteilles consignées à Casino et elle pense que la consigne servait à acheter des « douceurs » qui faisaient le bonheur des dentistes.

Marie France précise que plusieurs commerçants du Point-du-Jour nous approvisionnaient. Le commis du laitier Prevel livrait son lait à l'aide d'un vélo triporteur, l'épicier Liart livrait ses parents à domicile. Les filles de la boulangerie GAY boulanger vendant du pain le dimanche, s'installaient devant la porte du petit Casino fermé ce jour-là, et elles grelottaient de froid en hiver.

⁹ L'article déjà cité sur les centres sociaux raconte que le Cardinal Gerlier en personne, l'Archevêque de Lyon, était présent lors de l'inauguration du bureau de poste.

¹⁰ A l'époque, les logements étaient équipés de « simples vitrages », fins et facilement friables sous l'impact d'un ballon ou du coude d'un enfant turbulent. Il y avait peu de grandes baies et des petits carreaux faisaient le plus souvent l'affaire pour une réparation.

¹¹ Certains adultes menaçaient parfois les enfants turbulents de les « donner au pati ». Je précise que ce n'était pas le cas de mes parents !



Et j'ai vu quelques fois des chanteurs des rues, qui venaient chanter sous nos fenêtres. Ils allaient par deux ou trois, donnant l'aubade. Certains habitants leur lançaient une pièce par la fenêtre, d'autres descendaient leur acheter le texte, et les partitions des chansons qu'ils interprétaient. Ces feuillets, pliés en deux, qu'on appelle « formats » sont aujourd'hui appréciés de certains collectionneurs.

Ci-contre : exemples de « formats » vendus par les chanteurs des rues (source e-bay)

Il y avait un cordonnier en haut du chemin de Boyer. Il travaillait très bien, mais avec des délais qui n'étaient absolument pas fiables.

Il n'y avait pas encore de coiffeur à Ménival. Si les femmes de la famille se faisaient coiffer dans le centre de Lyon,

mon père m'emmenait à La Demi-Lune chez Rossetto dont l'ouvrier prénommé Renato était réputé pour sa coupe au rasoir, plus moderne et valorisante alors que la coupe à la tondeuse ou au ciseau¹².

J'évoquerai d'autres aspects du commerce tassilunois au chapitre sur La Raude et celui sur l'école Vincent Serre.

Le marché de Ménival, implanté sur la place de Ménival, renommée plus tard Place Albert Schweitzer se déroulait plusieurs fois par semaine. Dans les années 1960, le dimanche il y avait de nombreux forains, qui se répartissaient sur deux allées : plusieurs marchands de fruits et légumes, petits producteurs locaux, fromagers (dont un marchand de « Cailloux du Rhône », sorte de Rigotte d'Echalas en beaucoup plus sec que mon père adorait). Il y avait plusieurs bonimenteurs qui faisaient le spectacle : marchands de lots de linge de maison à profusion, marchands de vaisselle qui cassaient des assiettes pour susciter l'achat. Les mêmes revenaient chaque dimanche et le public ne s'en lassait pas.

¹² Renato ouvrira plus tard son propre salon, avenue du Général Brosset à proximité de l'église Sainte Anne, dans le tout petit centre commercial en face du supermarché Suma/Atac/Auchan.



Vue aérienne de Ménival un jour de marché en 1966 (à gauche le marché et à droite les bâtiments 2 (en haut) et 3 avec, au-dessus du bâtiment 2, le bâtiment circulaire du Petit Casino (source <https://remonterletemps.ign.fr/>)

Il y avait aussi un pâtissier dont le produit phare était un gâteau appelé « Ambassadeur » constituée d'une génoise imbibée d'alcool et entrecoupée d'une couche de crème pâtissière garnie de fruits confits, l'ensemble étant recouvert d'une pâte d'amande verte. Ce gâteau faisait les délices des repas de fête dans la famille. Une fois ma mère s'était trompée et avait commandé un « diplomate », gâteau plus classique et, bien entendu, n'avait pas eu ce qu'elle attendait.

On m'a dit que les premiers forains s'étaient installés sur l'esplanade devant le château avant que la place soit aménagée mais je n'en ai pas le souvenir.

Mes parents ne se rendaient quasiment jamais dans le centre de La Demi-Lune, très commerçant, à peine plus loin que le Point-du-Jour (1,5 km au lieu de 1 km). Mais quand une supérette GRO ouvrit à proximité de la mairie de cette commune, ma mère la fréquenta assidument, car les prix y étaient nettement moins chers qu'au petit Casino. Mes parents avaient alors acquis leur première auto, une 2CV d'occasion fin 1962, au moment de la naissance de mon frère cadet Christophe. Dans la foulée, ma mère avait passé son permis de conduire, à 27 ans, ce qui n'était pas le cas de toutes les femmes de sa génération.

Le magasin GRO, était assez étroit, au bord d'une bande de terrain elle-même peu large qui faisait communiquer l'avenue de Lauterbourg et l'avenue de la République, au droit de la mairie de Tassin-la-Demi-Lune. C'est dans ce magasin que nous trouvions des « Fraisenneige » et des « Maronsui's® », mousses de fromage blanc aromatisées que mes frère et sœur et moi-même adorions, en particulier les premiers qui, depuis, ont disparu de la circulation nous laissant avec la nostalgie de ce goût très particulier, jamais retrouvé, sauf une fois par hasard dans un dessert de cantine. On trouve encore, aujourd'hui, des

« Maronsui's® », mais leur recette a changé et ils n'ont plus le goût de fromage blanc d'antan. En tête de gondole on trouvait des biscuits emballés en chapelets de cinq ou six sachets, des « Figolu® » (deux par sachet) et des « Choco BN® » (un par sachet). C'était le seul conditionnement de ces biscuits-là à l'époque et un sachet de deux « Figolu® » ou d'un « choco » pouvait constituer le goûter d'un enfant. J'étais également impressionné par le volume énorme de bouteilles en verre consignées entreposées sur le côté du magasin, à l'extérieur, où il fallait commencer par passer en arrivant pour y rendre les bouteilles et s'en faire rembourser le prix de la consigne. Il n'y avait pas de tels volumes dans les petites épiceries, comme le Casino de Ménival, par exemple, et pas non plus de personnel spécialement dédié à cette activité.

À la fin des années 1960, le supermarché SUMA¹³ ouvrit à l'angle du chemin de la Pomme et de l'avenue Général Brosset à Tassin-la-Demi-Lune.



Sources : ebay & <http://site.voila.fr/marquesdisparues/Suma/Suma.html>

En mars 1964, Carrefour ouvrit un supermarché à Villeurbanne, puis un hyper à Vénissieux le 30 septembre 1966, qui était alors le plus grand d'Europe¹⁴. Il s'agissait des seuls hypermarchés de l'agglomération lyonnaise et, depuis Ménival, mes parents s'y rendirent de temps en temps.

Pour les achats encombrants loin du quartier d'habitation, il existait des « taxis-camionnettes » qui, comme leur nom l'indique, étaient des véhicules utilitaires qui fonctionnaient selon le principe du taxi¹⁵.

Enfin je me souviens aussi du ballet des camions de livraison de la SNCF, que l'on voyait passer fréquemment. La SNCF avait alors le monopole du transport des colis de plus de 3 kg. Le quartier était sillonné quotidiennement par les tracteurs à trois roues FAR qui tiraient une petite semi-remorque avec laquelle la SNCF livrait bagages et colis. Ces véhicules bleus marine portaient le nom de la Société Nationale des Chemins de Fer Français en entier et en grosses lettres sur leurs flancs. Leur allure était si étonnante qu'on ne pouvait pas ne pas les remarquer. À la différence des camions, au moteur diesel bruyant

¹³ Puis à l'enseigne *Atac* après 1982, avant celle d'*Auchan* qu'il a toujours en 2023.

¹⁴ *Points de vente* n° 1007, 1034, 1045 cités par *Wikipedia*.

¹⁵ Les Archives Municipales de Lyon conservent la trace de ces services dans des documents décrits comme « TAXIS-CAMIONNETTES : chauffeurs : - permis de conduire : registre 1949-1961 ; - répertoire alphabétique 1949-1963 ; - répertoire alphabétique et numérique 1954-1962 ». Les taxis-camionnettes ont disparu aujourd'hui du paysage, même si on trouve encore ici ou là ce genre de services sous le nom de « taxi-van » ou « taxi-déménagement ».

et souvent fumant, ces tracteurs FAR¹⁶ avaient un moteur de Traction Avant Citroën, silencieux au point que j'ai longtemps cru qu'ils fonctionnaient à l'électricité.



Camion FAR de livraison et enlèvement des colis et bagages SNCF (Crédit *Photo collection DJO*)

¹⁶ Ces véhicules construits dans les années 1930 par Chenard et Walker, n'ont pas de lien avec les *Fonderies et Aciéries du Rhône*, célèbre fabricant lyonnais d'appareils de chauffage ou de cuisson, au point que de nombreux lyonnais disaient « un FAR » pour « un poêle à mazout » ou « une cuisinière ».

Le quotidien des enfants

Comme le rappelle l'article sur les Centres Sociaux, Ménival était réservé aux familles avec enfants. C'était le cas au 2B où tous nos voisins sans exception avaient d'un à trois enfants, quelques-uns déjà adolescents, d'autres petits. Nous étions donc extrêmement nombreux, de diverses tranches d'âge et les jeux collectifs rassemblaient plusieurs d'entre nous, habitant les allées contiguës d'un même immeuble. Nos parents nous laissaient « jouer en bas » en toute confiance, pas trop loin de leur regard toutefois et sous la surveillance collective de toutes les familles.

Il existait une aire de jeux entre le bâtiment 2 et le 3, avec un bac à sable et un toboggan en bois qui sera rapidement interdit, des enfants s'étant blessés à causes d'échiffres¹⁷ qui y étaient apparues. Nous jouions en fait plutôt au pied de l'immeuble dans les espaces prévus pour les parkings, mais qui étaient très peu utilisés dans les premières années, une infime minorité de ménages étant motorisés. Et les rares automobilistes ou motards conduisaient très prudemment sachant que leurs propres enfants pouvaient se trouver là. Le sol n'était pas goudronné, sablonneux ce qui ne facilitait pas la circulation, mais en faisait un excellent terrain de jeux. Les garçons y faisaient faire la course à leurs petites voitures. Le « Tour de France » consistait à dessiner des routes avec obstacles et dénivelés, le long desquelles, pour faire avancer les voitures, il fallait lancer une bille avec une pichenette et le point d'arrivée de la bille déterminait la position suivante atteinte par la voiture. Chaque joueur jouait tour à tour. La construction du circuit était collective.

Je n'ai jamais participé aux fêtes organisées sur la place Albert Schweitzer qui seraient restées dans les mémoires. En revanche je me souviens de fêtes (rallyes ? kermesses ?) qui se déroulaient sur le quadrilatère entre l'entrée du domaine de Ménival, le château et les bâtiments 1 et 2 (où j'habitais). La vie sociale était développée, tout le monde se connaissait (au moins ceux des quatre premiers bâtiments). Dans la mesure où nous étions un peu coupés du monde au début, les mères de famille et les enfants passaient beaucoup de temps ensemble.

Mes parents choisirent de ne me scolariser qu'à l'âge de 5 ans, ce qui fit que j'ai été amené à fréquenter la garderie du Centre Social, mais très peu souvent et dans l'inconfort d'être sorti du cocon familial, sans y retrouver mes copains de jeu habituels.

¹⁷ Echardes en patois lyonnais

Véronique se souvient aussi que la circulation entre les familles semblait simple : les aînées gardaient les plus jeunes notamment dans le Pré aux Bœufs. Nous avions, en tant qu'enfants, une grande liberté de circulation. Elle se me souvient aussi de l'autonomie que nous avons eue très vite dans les transports en commun, pour aller en centre-ville. Elle-même se rendait seule dans le quartier Saint Jean à l'Ecole de danse de Line Trillat en prenant le 42 et la Ficelle.

J'évoquerai plus loin mes trajets en bus pour aller seul à l'école de La Favorite (ou plus tard à pied à Vincent Serre dans Tassin-la-Demi-Lune). Assez tôt, mes parents me laissèrent aller seul dans le centre de Lyon, ne serait-ce que pour aller à des rendez-vous de dentiste, chez le docteur Beyssac rue du Président Carnot dont le père avait soigné ma mère et mes grands-parents. Malgré la tranquillité que pouvaient avoir certains parents comme les miens, ce n'était pas une généralité et l'autonomie qui m'était laissée en étonnait certains.

Qu'y avait-il donc de si intéressant à faire dans le centre de Lyon ?

Escapades dans le centre de Lyon

Le centre de Lyon, la Presqu'île essentiellement, était un pôle d'attraction pour du nécessaire (s'habiller, aller prendre le train, consulter un médecin spécialiste par exemple) ou les loisirs (aller au cinéma ou se promener au Parc de la Tête d'Or, « le Parc »). J'y suis allé en compagnie de mes parents, bien sûr, mais ai eu assez tôt l'autorisation de m'y rendre tout seul, en bus, dès l'âge de sept ou huit ans.

Je me souviens du parking en plein air sur la place Bellecour, avec son « placier », juché sur une guérite au centre qui indiquait à l'automobiliste qui entrait où se trouvait une place libre. Je me souviens aussi du « sergent de ville » (appellation désuète pour ce policier avec képi, manches et gants blancs) qui réglait la circulation au début de la rue de la République. Cette dernière n'était bien entendu pas une rue piétonne, mais déjà commerçante, avec le siège du « Progrès » où il était possible de lire gratuitement le journal du jour affiché et de consulter une multitude de petites annonces. Plus loin, le « Grand Bazar » et les Galeries Lafayette étaient parmi les rares grands magasins de l'agglomération, avant l'ouverture du « Gand Bazar de Vaise » puis des hypermarchés en périphérie, déjà évoqués.

Je me souviens de l'aveugle qui a longtemps joué de la scie musicale devant l'église Saint Bonaventure. Il faut citer aussi le magasin Manufrance, rue Childebert où on ne trouvait qu'une sélection réduite du célèbre catalogue. J'y avais acheté des appeaux à canard et à lapin dont j'aimais le son !

Un grand moment de plaisir était d'aller, en famille, manger, dans la rue, une saucisse chaude. Un grand café, au début de la rue de la Ré, en vendait par un guichet donnant sur la rue. Ce cafetier était un précurseur des « fast food » et, pour les enfants que nous étions, c'était un vrai repas de fête !

Nous passions la plupart de nos dimanches après-midi chez mon grand-père à Saint-Germain-au-Mont-d'Or, mais il y a eu des exceptions, et des occasions d'aller au Parc de la Tête d'Or de l'époque. Les caractéristiques qui m'en restent, son zoo (gratuit) bien sûr, sa roseraie décor incontournable pour les photos de communion ou de mariage, son Guignol de plein air, qui n'était pas le « vrai », évoqué ci-après. Mais surtout, les deux choses qui me fascinaient au « Parc » étaient, pour commencer, les petites voitures à pédales à louer pour les enfants, très différentes de celles que les enfants les plus gâtés possédaient. Au lieu de reproduction de modèles courants, il s'agissait de camionnettes et autres berlines non identifiables¹⁸, ce qui leur conférait cette valeur d'exception. Mes parents refusèrent

¹⁸ Il y avait aussi des « sulkys », attelages de chevaux à pédales (réapparus au XXI^e siècle), mais moins attrayants à mes yeux car ressemblant trop à un vélo.

longtemps de m'offrir un tour dans ces voitures et, le jour où ils y consentirent, j'avais bien grandi, le petit véhicule n'était plus à ma taille et mes genoux tapaient sur la carrosserie à chaque coup de pédale...

Et quand lors de promenades dans les allées, je voyais passer le « Lézard du Parc » je rêvais d'y monter, sans que ce fut possible. Construit sur une base de Renault Goélette, mini-bus découvert, ses passagers avaient l'air heureux d'être là¹⁹. Il a été remplacé par autre bus découvert sur base Mercedes, mais avec moins de charme avant de devenir un banal « petit train » qui circule toujours en 2024.



Le premier « Lézard du Parc » (source : site internet <https://lezartsduparc.fr/>)

Je me souviens aussi du vieux musée Guimet, à proximité du Parc, avec son impressionnant squelette de dinosaure. C'était un lieu très encombré avec une multitude d'objets. En revoir certains au musée des Confluences aujourd'hui, dans une très belle muséographie moderne très aérée, en a ravivé le souvenir.

C'est dans le centre de Lyon que nous allions le plus souvent au cinéma. *Le LEM*, à Tassin n'a ouvert qu'en 1970 (après le premier homme ait marché sur la Lune en juillet 1969, en descendant de son LEM). Le cinéma du Point-du-Jour, tout comme la salle située près de la place de l'Horloge à La Demi-Lune, associés aux paroisses respectives, n'avaient pas de programmation régulière et on y voyait des films déjà anciens et au profit d'une œuvre ou d'un projet. Dans le centre de Lyon, il y avait deux catégories de cinémas, tous à salle unique : celles où l'on projetait les films « en première exclusivité », c'est-à-dire dès

¹⁹ Entré en service en 1950, il a terminé sa carrière en 1983. Il a été retrouvé en 2021 et est exposé dans le showroom du LEZ'ARTS DU PARC à Belley (Ain), créateur de statues artistiques en résine. <https://lezartsduparc.fr/>

leur sortie, comme le *Royal* place Bellecour, à l'angle de la rue de la Charité, le *Pathé*, rue de la République, avec ses immense affiches dont je me souviens celle du « Corniaud » ou du « Clan des Siciliens », le *Majestic* contigu, le *Comoedia* avenue Berthelot, et celles où l'on pouvait voir, pour un tarif moins élevé des films plusieurs semaines (voire un peu plus) après leur sortie, comme le *Familial-Condé*, rue de Condé, près de la place Carnot, ou le cinéma de La Duchère où nous sommes allés parfois. Il y avait une salle particulière au *Palais des Congrès*, au cœur de l'ancien Palais de la Foire, près du Parc de la Tête d'Or, de 1200 places avec un écran géant cylindrique. On pouvait y louer sa place et gare aux imprévoyants qui se retrouvaient tout devant. C'est ainsi qu'avec mes parents, arrivés au dernier moment, nous y avons vu « Lawrence d'Arabie » depuis le premier rang. Après un temps d'adaptation je me souviens d'avoir bien profité du film, dont les bords de l'image étaient à l'extérieur de mon champ visuel ! Nous y avons vu aussi « Peau d'âne » en famille. D'autres souvenirs de films sont associés au cinéma où je les ai vus, seul ou accompagnant mes parents : « Le gendarme à New-York » au *Comoedia*, « Les Mariés de l'an II » au *Royal*, « Oliver Twist » au *Familial-Condé*, « Lancelot du Lac », un jeudi après-midi au cinéma de La Duchère, « La Belle et le Clochard » ou encore « Un amour de coccinelle », au *Cinéjournal*, rue de la République, « L'enfant sauvage » au cinéma *Ambiance*, à l'angle de la rue de la République et de la rue Gentil. Je crois me souvenir d'avoir vu, tout petit, « Blanche Neige » dans un cinéma sur le côté nord de la place Bellecour et je me souviens d'en avoir frémi longtemps après, en repassant devant cette salle dont je n'ai pas retenu le nom.

Ni mes parents, ni mes enseignants ne nous emmenèrent au théâtre²⁰, à l'exception de celui de Guignol, le « vrai », celui du quai Saint-Antoine, avec, au pied du castelet, son piano sur lequel une très vieille dame, percluse de rhumatismes, venait jouer quelques notes avant que le spectacle de marionnettes commence. Cette salle déménagera dans le quartier Saint-Paul à la fin des années 1960.

N'oublions pas la visite, certes anecdotique, d'un futur monument historique. Mes parents avaient acheté une Ami 6 Break en 1966 et j'accompagnai mon père en prendre livraison au garage Citroën de la rue de Marseille à Lyon. J'ai alors été impressionné par ce garage semblable à un jouet, mais qui n'était pas une miniature, un garage avec de vraies voitures, avec plusieurs étages et ses rampes que nous avons empruntées pour en descendre. Je ne me doutais certainement pas alors que ce bâtiment serait inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques en 1992.

Moins central, mais proche de Ménival, le quartier de Vaise était aussi un pôle d'attraction. Nous avons appris à nager en famille à la piscine olympique de Vaise en 1970 (seul mon père savait alors nager). C'était alors une des très rares piscines de l'agglomération et une des encore plus rares qui étaient couvertes.

Un dimanche après-midi, alors que le tunnel de Fourvière et son viaduc d'accès était en construction, mon père eut l'audace de m'emmener jusque sur le chantier où il demanda au gardien s'il était possible de visiter. Ce fut son fils adolescent, passionné de travaux

²⁰ C'est seul, à l'adolescence, que je découvrirai le théâtre à la MJC de Ménival (voir le chapitre qui lui est consacré)

publics qui nous guida jusqu'à l'intérieur du tunnel que nous avons parcouru sur quelques centaines de mètres. Tout était à l'état brut, sans chaussée ni parements des parois. Une telle excursion sur un chantier de cette importance serait impensable aujourd'hui, sauf à être très recommandé et à prendre de multiples précautions avec casques et chaussures de sécurité !

La Favorite une des écoles privées les plus proches de Ménival

Mes parents ayant été tous deux un temps instituteurs dans des écoles privées catholiques de Lyon, c'est tout naturellement qu'ils cherchèrent de tels établissements pour scolariser leurs enfants. Ma mère ayant exercé, avant ma naissance, à La Favorite, et cette école étant relativement proche de Ménival, c'est là que, avec ma sœur Marie-Béatrice et mon frère cadet Christophe, nous démarrâmes notre scolarité primaire.

La Favorite²¹ est devenue en 2025 un énorme groupe scolaire et universitaire, multi-sites, par fusion et absorption d'autres écoles lyonnaises. Les sites historiques en sont la « petite Favorite » au 25 avenue du Point-du-Jour où les maternelles et primaires sont accueillis, comme dans les années 1960, et la « grande Favorite », en face, où étaient implantées les classes de la 6^{ème} à la terminale, avec deux accès, un au 62 rue de la Favorite et un autre, au « fond du parc », ce dernier étant réservé à la sortie en fin de matinée ou d'après-midi. Il donnait sur la rue Benoit Mary. En 2023, le fond du parc est occupé par un groupe d'immeubles, tandis que plusieurs bâtiments d'enseignement ont été construits dans l'enceinte de la « Grande Favorite », l'unique entrée du site ayant été déportée au 20 avenue du Point-du-Jour.

La « Favo » était une école de fille, mais les garçons y étaient admis, à l'époque, de la maternelle jusqu'à la 10^{ème}. Les classes y étaient en effet désignées de la même manière que dans les très grands lycées de centre-ville qui accueillaient des élèves de la maternelle au bac, les termes de petites moyennes et grandes sections, et autres cours préparatoire, élémentaires ou moyens étant réservés aux écoles non adossées à un lycée. J'y entrai donc, en 12^{ème}, la classe de « Mademoiselle Jeannine », à l'âge de 5 ans, à la rentrée 1962 et n'y suis resté que trois ans, ayant dû changer d'école pour la raison évoquée²².

²¹ Le site internet de l'école <https://www.la-favorite.org/> possède une rubrique « Historique » qui s'étend peu sur la seconde moitié du vingtième siècle, mais qui mentionne qu'un « travail minutieux de reconstitution a été entrepris par l'association des anciens élèves de l'établissement qui a permis de déterminer les grandes étapes de l'évolution [du] centre scolaire. » et qu'ils [tiennent] ce recueil à [...] disposition. J'ai pu le consulter grâce à l'amabilité de la direction actuelle de l'école, mais n'y ai pas trouvé d'informations sur la vie quotidienne des élèves de notre époque. Mon témoignage en sera une première contribution.

²² Dans les années 2000 j'ai contribué aux commissions d'entretiens de motivation pour l'admission dans les Instituts Nationaux des Sciences Appliquées, à Villeurbanne où cela m'a fait drôle, les premières fois où j'ai reçu des candidats de sexe masculin scolarisés à la Favorite jusqu'au bac.



Vue aérienne de la « grande Favo » (à gauche) et de la petite Favo (à droite) en 1961
(source : remontreletemps.ign.fr)

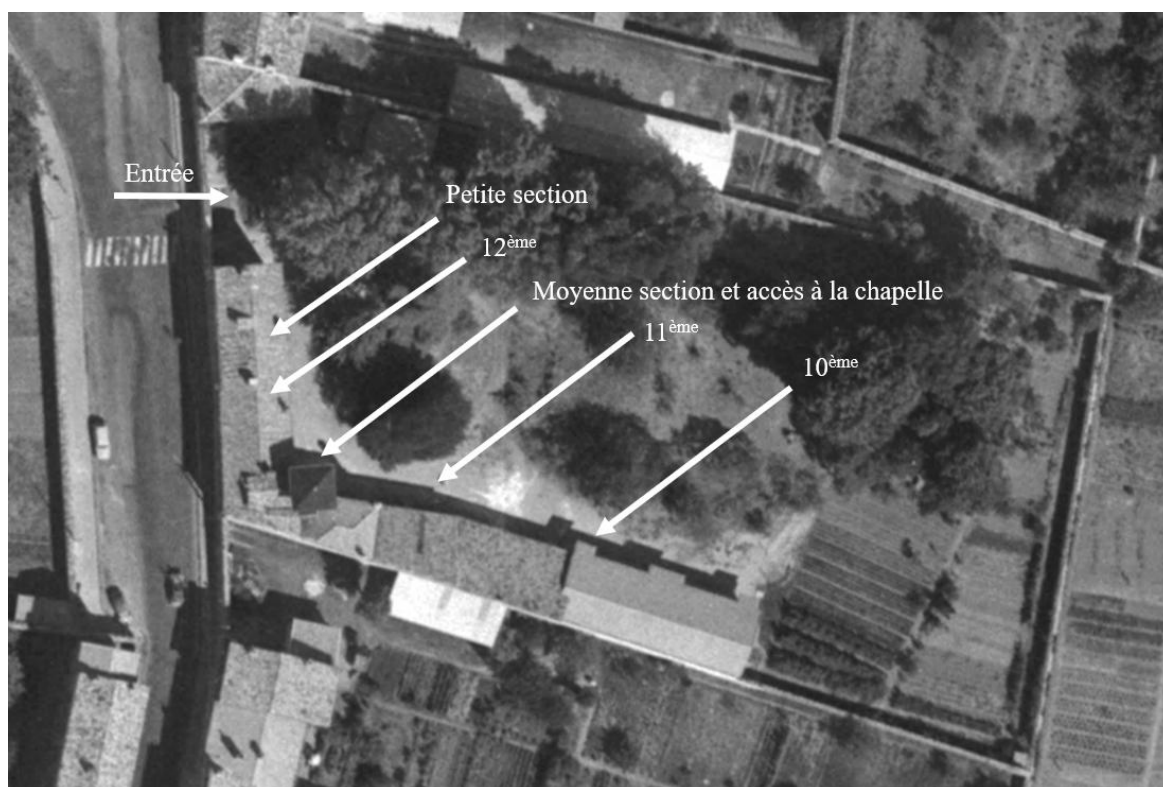
En douzième, la semaine s’achevait, le samedi après-midi²³ par la remise de la « croix d’honneur », une médaille attachée à un ruban que nous accrochions à la poitrine pour quitter l’école et montrer ainsi à nos parents que la semaine s’était déroulée sans accroc. Nous en étions si fiers (et l’école si valorisée par nos parents) que parfois nous la conservions sur nous au cours de la journée du dimanche s’il y avait une réunion de famille. Avant d’être scolarisée ma petite sœur ne comprenait pas pourquoi elle ne pouvait pas arborer, comme son grand frère un tel accessoire. Aussi notre mère lui avait confectionné l’équivalent avec un ruban et un bouton ou un médaillon métallique qu’elle a eu alors grand plaisir à porter. Si un motif justifiant de ne pas accrocher la croix d’honneur à un des élèves apparaissait au cours de la semaine, le nom du puni était inscrit au tableau, en haut à droite et y restait jusqu’à la fin de la semaine, à la fois pense-bête pour la maîtresse et tableau d’infamie. Il arrivait que la sanction soit levée au cours de la semaine. Cela me concerna la seule fois où mon nom fut inscrit quelques jours, pour avoir joué avec une toupie fabriquée à l’aide d’une capsule de bouteille de vin de table et une allumette pendant la pseudo-sieste. On nous obligeait alors, en début d’après-midi, à rester assis à notre place, la tête dans les bras, immobiles durant de longues minutes, qui étaient interminables pour moi qui ne faisait plus la sieste depuis longtemps. J’ai dû faire ce qu’il fallait pour me rattraper avant la fin de la semaine et sortir avec la croix d’honneur le samedi soir suivant.

²³ Rappelons que, jusqu’à la rentrée 1968, les élèves du primaire avaient classe le samedi, après-midi compris et que le mercredi remplaça le jeudi comme jour de repos à la rentrée 1972.

Mon institutrice de 11^e (cours préparatoire) s'appelait Mme Gueffier, une personne bienveillante mais exigeante. Je n'ai ni souvenir ni trace du nom de celle de la 10^e qui était, dans mon souvenir, une personne sympathique, souriante.

L'école était dirigée par une religieuse, que nous ne voyions jamais à la Petite Favorite où Mademoiselle Fillon faisait office de sous-directrice, tout en participant à l'enseignement en maternelle et à l'éducation religieuse de tous. C'est elle par exemple, qui nous a préparés à la Première Communion, allant jusqu'à nous entraîner à recevoir l'hostie, certes non consacrée, mais dans la petite chapelle quand-même. Celle-ci se situait à l'étage, au coin de l'ensemble de bâtiments, au-dessus de la classe de moyenne section.

En entrant dans la cour, on trouvait à droite, dans l'ordre, le long de l'avenue du Point-du-Jour, la petite section, la 12^{ème}, puis la moyenne section²⁴, et dans le bâtiment perpendiculaire, successivement, la 11^{ème} ou cours préparatoire, en haut de plusieurs marches, puis la 10^{ème}, moins surélevée, etc.



La petite Favorite en 1961 ((source : remontreletemps.ign.fr)

La cour de récréation était très grande, avec une zone en stabilisé, quelques arbres majestueux et un grand carré en herbe sur lequel, aux beaux jours, nous nous amusions à « pique-niquer » pour y prendre notre goûter.

Beaucoup des écoliers, même petits, venaient à l'école en toute autonomie, à pied ou en bus (voir, pour ce qui me concerne, le chapitre suivant sur les bus). A l'issue de chaque

²⁴ Je ne me souviens pas avoir entendu parler de 13^{ème} ou 14^{ème}, mais plutôt de « classe des petits » ou « des moyens ».

de mi-journée de cours, ceux à pied étaient conduits en rang par un enseignant sur quelques centaines de mètres. Il y avait trois rangs. Le « rang de Saint Irénée » », après un parcours de 300m allait jusqu'à l'angle de l'avenue du Point-du-Jour et de la rue Commandant Charcot. Le « rang du Point-du-Jour », le plus long (680m) allait jusqu'à la place Bénédicte Tessier (mais que nous appelions « place du Point-du-Jour »).

C'est ce « rang », sous la conduite de Mademoiselle Fillon, que j'empruntais pour me rapprocher de Ménival, comme me le rappelle mon aînée Véronique chargée alors de veiller sur moi. Une fois laissés à nous-mêmes nous poursuivions par la rue Joliot-Curie et descendions la rue Nicolas Sicard avant de pénétrer dans Ménival par un portillon et prendre un petit chemin qui passait entre les bâtiments 3 et 4, où habitait une compagne de trajet, Elisabeth E., amie de Véronique.

Le « rang du fond du parc » menait à travers le parc de la grande Favorite ceux qui habitaient à la limite des 5^e et 9^e arrondissements. Ces derniers, pour venir à l'école le matin ou en début d'après-midi se rassemblaient devant le portail de la rue Benoist Mary où on venait les chercher pour les faire remonter à travers le parc.



Photo de classe de 12^{ème} année 1967/68, classe de mon frère cadet Christophe, encadrée par, à gauche, Melle Jeannine et, à droite, Melle Fillon (collection familiale)

Les élèves du primaire allaient peu à la Grande Favorite, hormis ceux du « rang du fond du parc » qui la traversaient deux fois par jour ! Nous nous y rendions pour la kermesse de fin d'année dont je me souviens qu'une des attractions était une promenade sur un

radeau de fortune (des planches posées sur de vieux bidons) qui flottait sur le petit bassin au milieu du parc. Il s'y célébrait dans la « vraie » chapelle de l'école les événements religieux comme les confirmations (qui, à l'époque intervenaient avant la communion solennelle, elle-même planifiée à la fin de la première année de collège). Pour la confirmation de ma sœur, au printemps 1971, c'est le cardinal Renard en personne, archevêque de Lyon et Primat des Gaules qui officia. J'avais alors 14 ans et avais été désigné, je ne sais pourquoi, pour tenir sa crosse quand il n'en avait pas besoin. Je le revois, descendant de son Ami 8 dont il était le passager avant, accueilli par l'aréopage de l'école, que je flanquais compte tenu de mes éphémères responsabilités. Il était encore habillé en civil à cet instant, mais certaines personnes se courbèrent devant lui, baissant un genou et embrassant son anneau. Je n'étais vraiment pas coutumier de ces rites qui étaient en train de tomber en désuétude.

Vincent Serre, l'école paroissiale de garçons de La Demi-Lune

À l'âge de huit ans, je dus donc quitter La Favorite pour intégrer Vincent Serre, l'école paroissiale de La Demi-Lune, avenue de la République. A la rentrée 1965, ce n'était qu'une école primaire de garçons. La maternelle fut ouverte plus tard et seul mon petit frère né en 1967 la fréquenta. J'ignore quand cette école devint mixte.

Les locaux de l'école étaient très réduits. Il n'y avait que quatre ou cinq classes, plusieurs à deux niveaux, dont le panachage changeait chaque année au gré des effectifs. J'y effectuai deux années (9^e et 8^e) dans la classe de Monsieur Fournel, (qui en est devenu plus tard le directeur), puis la 7^e dans la classe de Monsieur Salignat²⁵. Le directeur, Monsieur Meistermann enseignait en classe de Fin d'études à des « grands », souvent un peu en retard dans leur scolarité, qui s'apprêtaient à quitter le système scolaire après avoir passé le Certificat d'Etudes Primaires.

L'enceinte de l'école Vincent Serre est adossée à la plateforme de l'ancienne « ligne de Vaugneray », ligne de tramway fermée alors depuis une dizaine d'années et déjà en friche. Depuis, cette infrastructure a été récupérée par la commune pour en faire le parking de l'Horloge depuis lequel on voit bien la petite cour à deux niveaux. Au milieu des années 1960, la cour n'était pas goudronnée, une partie de la pente entre les deux niveaux était même en sable meuble, comme une dune, et nous y jouions au moto-cross, faisant déraper nos motos imaginaires dans le sable.

Mon copain André Pardon se souvient que les jours de pluie nous y creusions des cours d'eau qui étaient alimentés par des barrages que nous avions préparés en amont puis que nous lâchions quand ils étaient pleins.

La cour était le terrain de toutes sortes de jeux lors des récréations. Il y eut un temps une folie des billes avec lesquelles nous ne jouions pas au « tour de France » mais à nous les « tirer », c'est-à-dire nous les prendre mutuellement en tirant à distance sur l'une d'elles, seule ou en pyramide, posée entre les jambes écartées de celui, assis par terre, qui les proposait à l'adresse des autres. Plus la pyramide était importante ou plus la bille était belle (une agate avait plus de valeur qu'une bille en terre cuite.) ou grosse²⁶ (un « bigarreau » valait bien cinq agates), plus la distance de tir était importante. Les billes qui

²⁵ Hasards de la vie et de la géographie : en 1973 mon père fut muté à Veauche, dans le département de la Loire où notre famille déménagea. Un ou deux ans plus tard, Monsieur Salignat fut lui-même nommé directeur de l'école privée du village où était scolarisé mon petit frère Stéphane.

²⁶ Les tailles de billes se sont diversifiées depuis, et on les nomme aujourd'hui avec un vocabulaire que nous ignorions (calot, boulet, boulard, etc.)

manquaient leur cible devenaient la propriété de celui qui l'avait proposée. Mais ce dernier abandonnait la cible au tireur quand il l'avait atteinte. Les plus agiles repartaient avec cinq fois leur mise. Ce jeu avait généré tout un écosystème avec pour certains, la mise en place d'un réseau de « sous-traitants », appelés « callots » à qui ils prêtaient des billes pour qu'ils jouent et « raboulent » (reversent) une partie de leurs gains. Je suis étonné, aujourd'hui, que nos enseignants aient laissé se développer ce commerce, oserais-je ce tripot, au profit des meilleurs tireurs, même si ceux qui proposaient de « tirer » leurs billes cherchaient à corser la difficulté du tir en augmentant la distance par exemple. L'énorme volume des gains des meilleurs tireurs était flagrant. Et ils n'avaient souvent pas de poches de short²⁷ assez grandes pour stocker leur magot, et, quand ils s'asseyaient à leur place, en rentrant de la récréation, il arrivait que des billes roulent bruyamment au sol, dérangeant le cours et déclenchant des punitions.

Autre souvenir dans cette cour : un jour, un tout petit cirque dont l'unique attraction était quelques exercices d'agility de leur chien avait proposé de se produire dans l'enceinte de l'école ce qui avait été accepté. Nous avons assisté à leur spectacle sous le petit préau qui semble exister encore, « dans son jus » si j'en crois les photos de l'école sur son site internet. Puis les saltimbanques s'en étaient partis, tels les baladins d'Apollinaire, mais sans leur « cerceau doré », ni ours ni singe ! C'est dans cette cour aussi que des policiers venaient tracer des parcours à emprunter à vélo pour nous initier au code de la route. Une fois ils vinrent avec une machine moderne, sorte de flipper sous la vitre duquel défilait un tapis où était dessiné un paysage avec des routes et des panneaux de signalisation. Une voiture miniature était posée sur le tapis et nous devions la guider avec un volant taille réelle placé au-dessus de la vitre. Le policier faisait défiler le tapis plus ou moins vite, l'arrêtant dès que nous commettions une faute pour nous la reprocher. Il n'y avait aucun sentiment de réalité et le « jeu » n'était probablement pas adapté aux écoliers qui n'étaient pas assez grands pour atteindre la pédale qui commandait la vitesse de défilement.

L'école Vincent Serre avait une bibliothèque qui comportait une collection de bandes dessinées. Nous n'avions le droit d'en emprunter qu'une, et uniquement le mercredi soir (veille du jour de repos à l'époque) et à condition de ne pas avoir eu de souci disciplinaire dans la semaine écoulée.

J'ai vu sur une version passée du site internet de l'école actuelle²⁸ que les élèves participent à la vente de « bleuets » 11 novembre. C'était déjà notre cas et les nombreux anciens combattants de la guerre de 1914-1918, alors encore vivants, ne manquaient pas de nous gratifier en remerciement, en nous offrant calendriers ou ouvrages sur la guerre.

Chaque année, la paroisse offrait un voyage d'une journée aux 7^e (CM2). Nos aînés d'un an étaient allés au zoo de Romanèche-Thorins et ma classe s'est rendue aux grottes de La Balme, sans moi car j'avais une jambe dans le plâtre après une mauvaise chute à ski

L'enseignement religieux que nous étions censés recevoir dans cette école privée catholique était des plus discrets. Nous avions la visite du curé une fois par an qui prenait

²⁷ En primaire, même en hiver, nous ne portions que très exceptionnellement des pantalons longs, uniquement les jours de grands froids.

²⁸ L'école s'appelle depuis 2021 Vincent Serre – Saint Vincent de Paul

la parole devant la classe entière, pour nous donner des conseils de vie en société et même pas pour nous parler de l'Histoire Sainte. Mais chaque matin, nous avions droit à la leçon de morale, probablement approuvée par l'Église. Je revois encore Monsieur Fournel ouvrant une boîte dans laquelle il y avait de grandes fiches cartonnées, chacune contenant une histoire et sa morale. L'une d'elle très violente, m'avait marqué en 9^e, et l'année suivante, je redoutais que la même fiche soit choisie à nouveau, ce qui ne manqua pas d'arriver. Il s'agissait de l'histoire d'une mère de famille qui prend un bac avec son enfant pour traverser un fleuve. Le bac chavire, alors la mère et son enfant, qui ne savent pas nager, s'accrochent au passeur qui, au bout d'un moment, ne peut plus les porter tous deux. La mère demande alors au passeur si, avec le poids du seul enfant il saurait regagner la rive, ce à quoi le passeur répond que oui. Alors la mère lâche le passeur, le laisse sauver son fils et se sacrifie, se laissant emporter par le fleuve où elle disparaît. Je laisse le lecteur d'aujourd'hui deviner la morale de cette histoire mais également en mesurer la violence à l'encontre d'un enfant de huit ou neuf ans.

Nous avions le privilège d'avoir, outre nos instituteurs, un prof de gym, M. Gros. Le sport se pratiquait sur le site de ce qui est devenu aujourd'hui « l'Annexe de Champvert » de l'école. Il y avait un grand terrain, sans doute pas à la taille réglementaire, où nous jouions au football. Le sol était en mâchefer et il est arrivé que certains se fassent assez mal en chutant sur un morceau anguleux. À côté de ce stade, on trouvait un bâtiment dans lequel il y avait une salle des fêtes dans laquelle nous avions parfois une projection de cinéma et, en fin d'année, la distribution des prix.

En 7^e/CM2, nous avions également une prof de dessin dont j'ai oublié le nom. Elle tenait à nous enseigner le réalisme et je me souviens de son insistance à bien traiter la couleur de la peau des personnages que nous peignions à la gouache en tube. Il ne fallait surtout pas qu'elle soit rose !

Rose était aussi la couleur d'une route dans un paysage du Beaujolais peinte par mon copain André qui connaissait de telles routes dont le gravier en granit rouge était tiré de carrières locales. La prof de dessin qui, visiblement ne connaissait pas ces paysages et leurs routes roses, lui avait reproché ce choix de couleur.

Pour ce qui me concerne, le courant était bien passé et je m'étais même inscrit au cours de peinture du centre social adossé à la paroisse de la Demi-lune, où la même prof nous faisait réaliser, le jeudi matin, des peintures sur des formats de papiers plus importants que ceux utilisés en classe, ce qui me plaisait énormément.

Une fois par an, une séance de cinéma avait lieu dans la vieille salle implantée dans la pointe du triangle entre l'avenue de la République et l'avenue Général de Gaulle. Comment était justifiée cette projection ? Au profit d'une œuvre ? Je ne m'en souviens pas. En revanche je me souviens très bien d'y avoir retrouvé mes copains de classe et leurs parents pour trois films, avec Louis de Funès à ses débuts d'acteur : *Taxi*, *Roulotte et Corrida*, film de 1958 *La belle américaine* de 1961, et *Faites sauter la banque*, sorti en 1964 !

Il n'y avait pas de cantine à Vincent Serre et, l'unique fois où mes parents m'y inscrivent, je me rendis, avec quelques rares élèves de l'école à la cantine de l'école

publique²⁹ qui se situait près de la Poste. Spectacle effarant pour celui qui n'avait alors pas connu d'autres collectivités : hurlements continus des enfants présents, agitation frénétique, jets de nourritures à tout va : les coquillettes volaient d'une table à l'autre. Je n'ai pas le moindre souvenir de l'intervention d'un adulte ce jour-là, mais celui d'avoir mal mangé, dans une ambiance houleuse qui, heureusement, ne me concernera plus. Plus tard, ma vie de collégien, puis de lycéen fut celle d'un demi-pensionnaire heureux de passer deux heures quotidiennes de plus avec des copains de son âge.

À Vincent Serre, il y avait aussi un rang aux sorties d'école. Il ne menait qu'à la place de l'Horloge à moins de 150m de là. Alors que je passais moi-même par la Place de l'Horloge pour rentrer chez moi, je n'empruntais jamais le rang, m'arrêtant souvent à la boulangerie Ponsonnet pour acheter le pain familial, sa célèbre flûte moulée.

Mon copain André avec qui je faisais les trajets, passait parfois aussi à la fromagerie Lacroix, avenue Général De Gaulle pour acheter des fromages blancs que la crémière complétait d'une généreuse portion de crème.

Notre trajet nous faisait passer devant d'autres boutiques, en particulier un magasin d'électro-ménager (Macé ou Massé ?), la boutique la plus près de l'école. A l'apparition des téléviseurs en couleur, ils en avaient mis en scène un dans leur vitrine, avec annonce de l'évènement qu'était la retransmission du couronnement du shah et l'impératrice d'Iran³⁰ que tous les passants regardaient avec d'autant d'intérêt que les costumes étaient fastueux et les couleurs des pierres précieuses variées. Alors que nous n'avions pas cours ce jour-là qui était un jeudi, nous étions revenus spécialement dans le quartier pour visionner cette nouveauté. Autre vitrine marquante, celle d'un coiffeur (M. Forestier) sur la place de l'Horloge qui présentait chaque année, une vitrine de Noël dans laquelle il reconstituait un monde en miniature, animé. Je me souviens en particulier d'une station de ski avec ses tire-fesses qui montaient de mini-skieurs tandis que d'autres dévalaient les pentes en passant sous un téléphérique.

²⁹ Mes petits frères, occasionnellement demi-pensionnaires d'un jour, iront plus tard déjeuner au Pensionnat Saint Charles.

³⁰ L'évènement eut lieu le 26 octobre 1967, trois semaines après la mise en service des émissions en couleur sur la deuxième chaîne.

Le lycée Jean-Moulin

Pour le collège, mes parents souhaitèrent me faire intégrer l'enseignement public. Pour ce faire il me fallut passer un examen d'entrée en sixième obligatoire que je réussis. Ce n'était pas l'examen que passa Marcel Pagnol 70 ans auparavant pour accéder à un prestigieux lycée élitiste, mais un examen visant à prouver que, venant du privé, j'avais le niveau suffisant pour intégrer un établissement d'enseignement public. Cet examen n'était pas propre à l'entrée en sixième, et nous étions nombreux à le passer. Toute passerelle « privé vers public », à tout moment de la scolarité, impliquait un examen de vérification des connaissances. Deux autres camarades de classe l'ont passé et réussi, mais je fus le seul à entrer au lycée³¹. J'intégrai alors le lycée Jean Moulin³², aux Minimes, alors lycée de garçons, qualifié de « lycée municipal », tandis que les filles du secteur allaient au « lycée d'État » Saint-Just, juste en face³³.

Les classes de sixième étaient hébergées dans une annexe en préfabriqués place de l'Abbé Larue. L'un des surveillants attachés à l'annexe se nommait Jean-Jack Queyranne. Il fera une carrière politique et sera président de la Région Rhône-Alpes de 2005 à 2014. Je me souviens d'autant plus de son nom, qu'il m'infligea, un jour, deux heures de colle car des riverains s'étaient plaints du bruit des pétards que nous adorions faire exploser en attendant l'ouverture des portes. Je l'ai croisé un jour à la gare de la Part-Dieu, à la fin des années 2010, l'ai abordé et ai évoqué ses fonctions d'alors. Je ne m'attendais évidemment pas à ce qu'il se souvienne de moi ! Il me fit un commentaire de président d'instance départementale ou régionale : « Oui, je me souviens, dans ces préfabriqués vétustes, vous n'étiez pas dans les meilleures conditions pour étudier ! » Notre échange de souvenirs s'en tint là.

³¹ De même, de ma classe de CE1/10^e, j'avais été le seul garçon de la « Favo » à aller à Vincent Serre. C'est dire si l'offre de formation était riche et variée dans le secteur.

³² Devenu mixte à la rentrée 1971, le bâtiment de l'ancien lycée Jean Moulin n'abrite plus, depuis 2011, qu'un collège. Les deux « cités scolaires » de Jean-Moulin et de Saint Just ont alors été démantelées, Jean-Moulin devenant collège et Saint Just n'accueillant plus que des lycéens à partir de la classe de seconde.

³³ Cette séparation « filles – garçons » se voyait aussi dans la partition entre lycées techniques et généraux. Un chauffeur de taxi qui m'a pris récemment en charge à Lyon,, plus jeune que moi, qui avait étudié au Lycée Édouard Branly, m'avait raconté que le matin, au départ de la gare routière de Perrache les garçons prenaient le 49 (qui desservait E. Branly) et les filles le 46 (qui avait un arrêt devant La Favorite) !

Je pourrais longuement parler de ces souvenirs-là : les profs, l'aventure lyonnaise des précurseurs de l'enseignement des maths modernes au collège, le ciné-club que j'ai fréquenté, le journal du lycée *Le Trou* auquel j'ai occasionnellement collaboré, etc. Mais cela ne nous éloignerait-il pas de Ménival et de La Raude ? Pourtant, avant l'ouverture du collège Les Battières en 1974, les cités scolaires de Saint-Just (pour les filles jusqu'en 1971) et de Jean-Moulin (pour les garçons) étaient les établissements de secteur pour les habitants de Ménival³⁴. Mais beaucoup de parents de la résidence, en bons catholiques qu'ils étaient majoritairement, devaient préférer l'enseignement privé : j'ai peu de souvenirs d'avoir côtoyé, à Jean Moulin, de garçons ou, dans le 42, de filles élèves de Saint-Just, issus de Ménival ou de La Raude. S'agissant de la Raude, il y avait déjà un collège à Tassin-la-Demi-Lune, mais c'était un CEG dont les élèves n'étaient pas destinés, a priori, à faire des études longues.

³⁴ Comment s'est faite la sectorisation de 1971 à 1974, période durant laquelle les deux cités scolaires de Saint-Just et Jean Moulin étaient devenues mixtes ? Je l'ignore. Quant au CEG de La Demi-Lune, il ne devint collège « plein » qu'au plus tard en 1975 à l'entrée en vigueur de la réforme Haby.

Les bus : le 30, puis le 42

Les liaisons avec le centre-ville de Lyon s'avérèrent nécessaires dès le début des emménagements à Ménival. Je rappelle qu'une infime minorité de ménages étaient motorisés, et souvent à deux roues seulement. Mon père possédait une mobylette avec laquelle il se rendait à son travail rue de la Bourse dans le centre de Lyon. Il découvrit tardivement la facilité du train entre les gares de Lyon-Saint-Paul et Ecully-la-Demi-Lune, cette dernière gare étant seulement à 1,7 km de Ménival, soit 20 minutes de marche au plus. Il est vrai qu'il utilisa le train à compter du moment où ma mère eut son permis de conduire et qu'elle entreprit des parcours de ramassage dans les écoles que mes petits frère et sœur fréquentaient en faisant un détour par la gare où elle prenait ou déposait mon père qui, ainsi, pouvait même rentrer déjeuner à la maison.

Ménival fut dès le début, relié au réseau OTL grâce à la ligne n°42, créée le 30 novembre 1959 avait son terminus à l'angle de la rue Nicolas Sicard et de l'avenue de Ménival, à Saint Just et La Demi-Lune, place de l'Horloge. Selon les connaisseurs, la ligne était exploitée à ses débuts avec des autobus à agent seul, les gros Berliet PLR, dont je n'ai pas souvenir sur le 42, mais sur la ligne 27 par exemple que nous empruntions à Saint Jean pour aller dans le centre-ville ou vers Les Brotteaux³⁵. J'ai des excuses de ne pas m'en souvenir : à ses débuts la ligne de fonctionnait qu'aux heures de trajets domicile-travail le matin et le soir. Dans la journée, pour aller en centre-ville, il fallait monter à pied au Point-du-Jour prendre le 30, ce que je fis quelque fois avec ma mère.

Le Point-du-Jour avait été relié au centre de Lyon dès le 30 octobre 1898 par une ligne de tramway jusqu'à la « ficelle » de Saint Just³⁶. En 1936, les tramways furent remplacés par des trolleybus et, au même moment, la ligne fut prolongée jusqu'à Saint Jean. Les trolleybus de la ligne 30 étaient d'un modèle unique, du constructeur Vetra, appelé « Vetra-Francheville » du nom du terminus du 30 qui a été la première ligne de trolleybus lyonnaise. Leur forme parallélépipédique anguleuse leur aurait valu d'être surnommés

³⁵ C'est au volant d'un 27 tournant sur la place de l'Archevêché que je me souviens d'avoir vu, à la toute fin des années 1960, pour la première fois une conductrice de bus, tournant son grand volant à la seule force de ses bras apparemment musclés, la direction de ces véhicules n'étant pas assistée bien entendu. En 1972, il n'y avait encore que quatre femmes conductrices de bus (source INA)

³⁶ Une chronologie précise des lignes de bus et tramways de l'agglomération lyonnaise peut être consultée sur le site <https://tecelyon.fr> grâce auquel j'ai pu rafraîchir ma mémoire et préciser quelques éléments. J'ai été aidé aussi par la lecture des livres de René Clavaud, Jacques Perenon et Robert Chappelet *Les trolleybus à Lyon* et *Le chemin de fer Lyon Vaugneray* (Éditions du Cabri) très richement documentés et ouvrages de référence en la matière.

« caisses à savon » par les Lyonnais, ce que je n'ai jamais entendu dans la bouche de mes parents. Pourtant nous les avons empruntés ces trolleys !



Trolleys « Vertra-Francheville » de la ligne 30 – Source : Collection Roger Clavaud

Je me souviens de leur receveur ambulant qui se déplaçait dans le bus à la rencontre des voyageurs qui venaient d'y monter. Il avait une sacoche en bandoulière en cuir et à fermoir à bouton dans laquelle il conservait ses espèces en vrac qu'il ouvrait et fermait à chaque encaissement, et, à la main, une planche en bois sur laquelle était vissés les différents blocs de tickets en papier très fin et de couleurs variées³⁷. Je revois encore ma mère, avec qui je voyageais à l'époque, réclamer au receveur une « corres' » (prononcer le « s ») pour correspondance quand nous allions au-delà de Saint Jean et devions prendre un autre bus ou trolley. Il existait aussi des cartes de 10 voyages, en papier plus épais. Le receveur avait à sa disposition un tampon composteur dont la poignée était un grand anneau métallique à travers lequel il passait deux ou trois doigts. Le composteur reposait sur un support métallique au fond duquel se trouvait le tampon encreur. Les conducteurs receveurs auront la même planche en bois (ou un portefeuille en cuir, comme sur la photo) et le même ensemble tampon-dateur / tampon composteur jusqu'à la mise en service des oblitérateurs

³⁷ « Dans les années 1960, la tarification du réseau de l'OTL était à la fois simple et complexe. Les tarifs étaient uniques sur l'ensemble du réseau : comptez 0,60 nouveau franc pour un trajet, 0,70 nouveau franc pour une correspondance et cinq nouveaux francs pour une carte dix trajets. La gestion du stock des tickets était quant à elle beaucoup plus compliquée. Chaque ligne avait son propre ticket, inutilisable sur une autre ligne du réseau ! En 1960, cela représentait près de 350 modèles différents de cartes ou de tickets pour l'ensemble du réseau lyonnais ! » (*La Tribune de Lyon* – 21 juillet 2020)

en 1972. Mais pour de nombreux lyonnais, les titres de transports en commun sont longtemps restés des « tickets de trolley » ou des « cartes de trolley ».



Les blocs de tickets d'un conducteur-receveur OTL/TCL et son composteur (source INA 1972)

En 1962, les Vertra-Francheville ont été remplacés par des trolleys à peine plus modernes, des « VBB 47 modifiés » avec exploitation à agent seul. Fini le receveur ambulant et découverte du conducteur-receveur, le même tampon composteur et son support/tampon encreur fixé sur son comptoir. Chaque conducteur-receveur venait au travail avec une petite éponge dans une boîte, comme les écoliers, pour s'humidifier le doigt afin de mieux détacher chaque ticket de son bloc. Ces accessoires disparaîtront en 1972 avec la double révolution des Transports en Commun Lyonnais (nouveau nom de l'OTL) : le compostage des tickets par les voyageurs eux-mêmes (précurseur du self-service) et les voies réservées au bus, les deux mesures visant alors à accélérer la vitesse moyenne des bus.

Le Point-du-Jour était un terminus partiel de la ligne 30 et je me souviens des trolleys qui faisaient alors parfois le tour de la place Benedict Teissier³⁸.

Mais c'est surtout le 42 que j'ai le plus souvent emprunté. Quand j'entrai à La Favorite en septembre 1962, il n'y avait que deux machinistes sur la ligne et ils avaient repéré cet enfant de cinq ans qui prenait seul le bus auquel ma mère me conduisait chaque matin et chaque début d'après-midi. J'étais toutefois complètement autonome et devais solliciter un adulte pour qu'il appuie sur le bouton de demande de l'arrêt facultatif « La Favorite » auquel j'étais souvent le seul à descendre. Deux ans plus tard, je devais faire les trajets en compagnie de ma sœur âgée de trois ans. Serait-ce imaginable aujourd'hui ?

Le 42 était considéré comme un prolongement du funiculaire Saint-Jean Saint-Just et un seul ticket suffisait à emprunter successivement les deux lignes, sans qu'il faille payer le prix d'une « corres' ». Son parcours était en Y, allant de Ménival à la Place de l'Horloge à

³⁸ L'équipement du tour de la place en fils de contact était relativement moderne. Il avait été réalisé en 1959 en remplacement d'un système d'abord « en épi », puis « en triangle » qui faisait s'engager les trolleys vers la rue des Aqueducs, pour ensuite reculer en direction de la rue François Genin et repartir vers l'avenue du Pont-du-Jour. (source : René Clavaud, Jacques Perenon et Robert Chappelet *Les trolleybus à Lyon* (Éditions du Cabri))

La Demi-Lune en passant par Saint Just, avec un court tronç commun entre la place Trion et Saint Just. Aux terminus, le machiniste devait retourner une des plaques d'itinéraire sur le côté du bus pour préciser sa nouvelle destination. Au retour du lycée Jean-Moulin, je restais souvent là, à le regarder faire et aurais bien aimé, comme je voyais certains passagers en prendre l'initiative, proposer au chauffeur de retourner la plaque d'itinéraire à sa place. Je n'osais m'y résoudre, mais un jour ce fut le chauffeur lui-même qui me le proposa ce dont je fus extrêmement heureux et fier. J'avais adoré apporter cette toute petite pierre à l'édifice de l'exploitation de cette ligne de bus qui permettait aux travailleurs, aux écoliers, aux collégiens et aux lycéens de se déplacer. Il s'agit là, probablement d'un des faits générateurs de ma vocation à faire carrière dans le domaine de l'exploitation des transports, ce que la SNCF m'offrit.

IDENTITÉ DU TITULAIRE :

Nom VERCHÈRE
(en majuscules d'imprimerie)

Prénom usuel Pierre Marie

Date de naissance 3 juillet 1957

Domicile 10 Avenue de Ménival
69 - Lyon 5^e

Cette carte, délivrée aux "scolaires" de moins de 21 ans, est valable jusqu'au 31 décembre qui suit la fin de l'année scolaire, sous réserve que l'intéressé continue ses études.

N° 033047 N° _____

Prix : 0,10 F

Cette carte doit être présentée spontanément au receveur

et à toute réquisition des agents de la Cie
(voir à l'intérieur les conditions d'utilisation)

Mod. 132

Compagnie des Omnibus et Tramways de Lyon
Fermière du Syndicat des Transports en Commun de la Région Lyonnaise
(RÉSEAU O. T. L.)

CARTE D'IDENTITÉ SCOLAIRE
pour l'utilisation des cartes hebdomadaires de travail
et des cartes à trajet réduction 20 %

VALABLE POUR L'ANNÉE SCOLAIRE

1963 - 1964



Signature du Titulaire,
[Signature]

Le Directeur Général de la Cie
[Signature]

Une carte d'identité scolaire de l'auteur (recto) ; (collection personnelle)

L'histoire³⁹ du 42 (ancêtre du C21 de 2024) comprend quelques étapes comme le prolongement de l'antenne Ménival à la place Sainte Anne en 1965, puis à Alai-La Raude en juillet 1970, tout près de mon domicile d'alors, chemin de la Raude. En 1970, son antenne vers la Demi-Lune a été confiée aux cars Lafond, dont les véhicules, bien que neufs sur cette nouvelle ligne numérotée 50, étaient d'un triste marron. Je les empruntais pour me rendre au Lycée Jean Moulin, au premier semestre 1971, quand j'habitais avenue Barthélemy Buyer. Il me semble que la fréquence était moindre que celle du 42. J'avais alors

³⁹ Une bonne partie de ce paragraphe est tirée du site internet tecelyon.fr, déjà cité qui m'a rafraîchi la mémoire.

un sentiment de régression. La scission ne dura que trois ans avant que les TCL ne reprennent l'exploitation en recréant la ligne en Y, rebaptisée 42/50. En 1975, à la création de l'antenne Boyer depuis le Point-du-Jour (par la rue des Aqueducs) dont le terminus était tout en haut de Ménival, la ligne fut alors exploitée en deux services distincts, St Just - Ménival - Alai la Raude et Demi-Lune - St Just - Boyer. D'autres reconfigurations du réseau et de la desserte du quartier ont suivi jusqu'à nos jours et d'autre viendront, en particulier quand le tramway de l'ouest lyonnais débouchera (peut-être) de son tunnel, à Ménival, après la fin des années 2020.

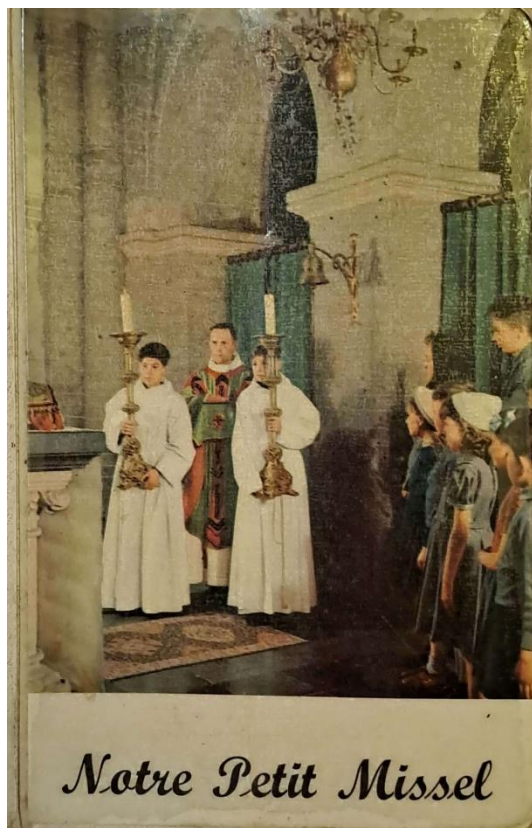


Bus PH80 de la ligne 42 dans les années 1960 (Photo X collection JM-C / Tecelyon)

La construction de l'église Sainte Anne

D'avantage que la construction du bâtiment, ce fut celle d'une communauté. Cela n'étonnera pas, compte tenu des critères de choix des habitants du domaine de Ménival à majorité catholiques (cf. le début de ce récit). L'ironie de l'histoire veut qu'en 1962, une petite chapelle, implantée près du château et du bâtiment n°3 a brûlé, tandis qu'au même moment, la création d'une nouvelle paroisse et la construction de son église étaient lancés.

Avant la création de la paroisse de Sainte-Anne, l'église paroissiale était celle du Point-du-Jour. Elle était à distance respectable et de nombreuses familles, comme la mienne,



préféraient assister à l'office du dimanche à la chapelle de La Compassion, rue Joliot Curie, plus proche. La congrégation des religieuses de « La Compassion » s'occupait alors d'œuvres d'éducation pour jeunes filles en difficulté, placées par l'autorité judiciaire ou par leurs parents. Je n'ai jamais eu conscience de la présence de ces jeunes filles⁴⁰. La seule activité des religieuses qui a transpiré à mes yeux étant l'élevage de vaches dans le *Pré aux Bœufs*.

Mes parents nous faisant assister de manière assidue à la messe dominicale, c'est à la chapelle de la Compassion que j'ai vécu la fin de la messe en latin, en 1964, à la suite des décisions du Concile Vatican II. Je me souviens très bien de cette transition entre l'époque où le prêtre tournait le plus souvent le dos à l'assistance avant de se tenir face aux fidèles durant tout l'office. On nous expliqua toutes ces nouveautés, on nous fit apprendre les

⁴⁰ De même, le mystère planait autour du « Relais », au n° 4 rue Nicolas Sicard, derrière son grand portail toujours fermé, dont on disait, parfois avec un peu de crainte dans la voix, que c'était une « maison de redressement ». La rumeur était fondée : la propriété était occupée par un « centre de réadaptation à la vie sociale ». De 1947 à 1986, ce lieu a été géré par l'Association de sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence (ADSEA) du Rhône (source archives départementales du Rhône et de la Métropole de Lyon – inventaire établie en 2009 par Sylvain CID, archiviste du conservatoire national des archives et de l'histoire de l'éducation spécialisée et de l'action sociale (CNAHES)).

prières rituelles désormais en français (*Notre Père, Je vous salue Marie*). On distribua pour cela aux fidèles des petits papiers (on dirait aujourd'hui des flyers !). Je reçus alors (ou bien était-ce pour préparer ma première communion comme l'explique sa page de garde ? je n'en suis pas certain.) un petit missel à couverture blanche que ma mère avait conservé et que je possède encore⁴¹. On lit souvent que la fin de la messe en latin intervint en 1965. Or, la première ordonnance à ce propos de l'épiscopat français date de février 1964. Il est donc tout à fait plausible que la transition, pour les paroissiens de Ménival, se soit déroulée à la Compassion.

La construction de l'église Sainte-Anne de Ménival prit plusieurs années. Les informations disponibles sur internet sont contradictoires voire simplement erronées, qu'il s'agisse de la notice *Wikipedia* (qu'il faudrait amender) ou de la très intéressante thèse d'Olivier Chatelan⁴². Il faudrait croiser ces informations avec celles de l'ouvrage *Églises XXe du diocèse de Lyon*⁴³, que je n'ai pas consulté. Le récit de E. Cartalas conservé vace les archives du Centre Social en donne des détail qui corroborent mes propres souvenirs.

Il est avéré que l'église Sainte-Anne fut une des 41 églises nouvelles construites dans l'agglomération lyonnaise entre 1945 et 1975. Sa construction a fait l'objet d'un concours ouvert à tous les architectes membres de l'Ordre du département du Rhône. Les onze projets (dont trois récompensés par des prix) ont été exposés en janvier 1962 à l'Office départemental du bâtiment et des travaux publics (et inaugurés par le cardinal Gerlier en personne⁴⁴).

Le projet retenu de l'architecte Paul Curtelin proposait un plan polygonal de douze côtés (dodécagone). Les travées sont concentriques autour de l'autel, permettant aux fidèles de voir une partie de l'assistance, renforçant l'idée d'une « communauté ». De plus, le sol des travées descend en pente douce vers l'autel, comme dans une salle de spectacle, ce qui facilite la visibilité des officiants (et des autres travées) et convenait bien aux enfants que nous étions.

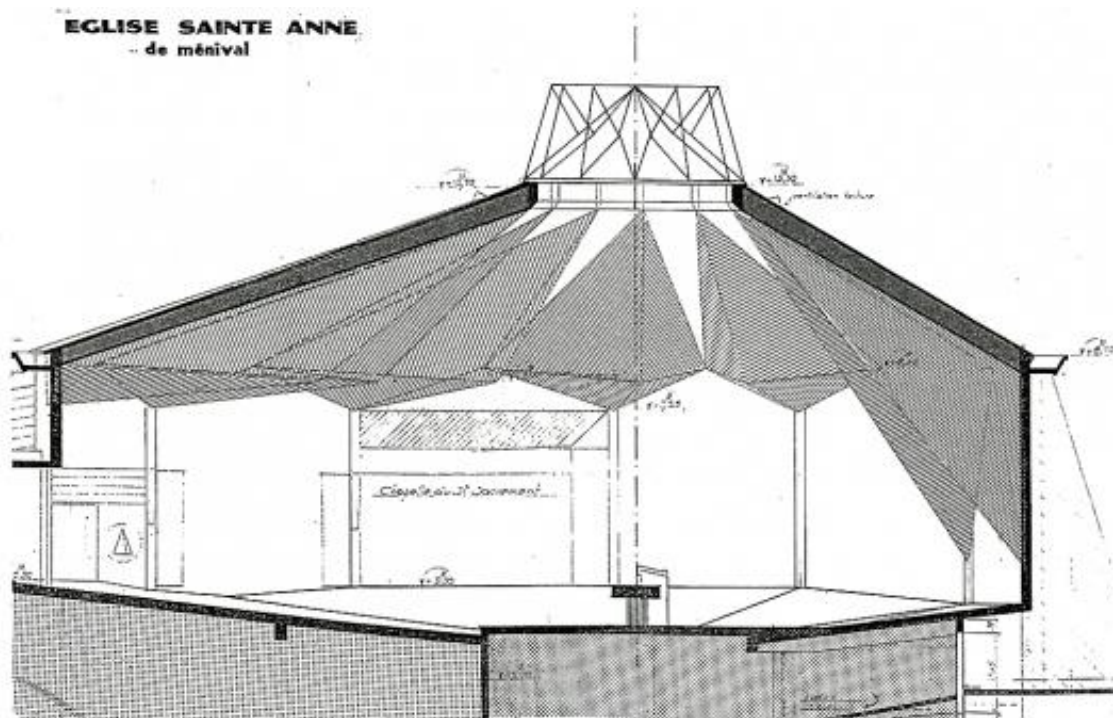
L'église ne comporte pas de clocher. Certains disent que ce n'est parce qu'il n'y avait pas assez d'argent pour en construire un. D'autres considèrent qu'il fallait que l'édifice demeure discret dans une époque où la population majoritairement catholique était en train de se détourner de la religion. Qui croire ?

⁴¹ Curieusement, la conception de ce missel est datée de 1961 dans l'archidiocèse de Malines en Belgique, avant le concile Vatican II. L'imprimatur a été délivré par le vicaire général de cet archevêché, le futur cardinal Suenens qui a joué un rôle important lors du concile. Les nombreuses photos en couleurs qui l'illustrent semblent postérieures : habits liturgiques, célébration face aux fidèles, vêtements de ces derniers, etc.

⁴² *Les catholiques et la croissance urbaine dans l'agglomération lyonnaise pendant les Trente Glorieuses (1945-1975)*, Thèse soutenue à l'Université Lumière-Lyon 2 le 16 novembre 2009 consultable à l'adresse http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2009/chatelan_o#p=0&a=top

⁴³ auteures Maryannick Chalabi et Violaine Savereux-Courtin, photographies de Laurent Claus et Martial Couderette (Lieux Dits)

⁴⁴ « Exposition des projets pour le centre paroissial de Ménival », Semaine religieuse du diocèse de Lyon du 5 janvier 1962, citée par Olivier Chatelan.



Plan de l'église Sainte-Anne-de-Ménival (Source Bibliothèque Municipale de Lyon)

Avant l'église, il fut d'abord construit les salles de réunion le long de l'avenue Eisenhower dans lesquelles les messes furent célébrées avant que l'église proprement dite soit achevée. Les trois salles en enfilade comportaient des cloisons mobiles, ouvertes pour les offices.

La date de début des offices dans cette « église » provisoire est très vraisemblablement⁴⁵ en septembre 1964. Il n'y fut jamais, selon moi, dit de messe en latin. La paroisse fut officiellement fondée en septembre 1967 « en accord avec l'archiprêtre de Sainte-Thérèse-de-la-Plaine et de MM. les curés⁴⁶ ».

Les informations sur une fin de construction de l'église proprement dite en 1968 (et les photos aériennes du site de l'IGN <https://remonterletemps.ign.fr/>) concordent. C'était alors le mandat du Cardinal Renard (1967-1981), mais c'est sous celui du Cardinal Gerlier (1937-1965) que la construction avait été décidée.

Elle aurait été consacrée en 1964 d'après la thèse d'Olivier Chatelan, mais n'est-ce pas la date de la consécration des salles de réunions où la messe sera dite un certain temps en attendant la construction de l'église ? En fait, la première messe dans l'église proprement dite fut célébrée le 10 mars 1968 et la Cardinal Renard la consacra le samedi 11 mai 1968⁴⁷. Le premier curé fut le père Mollard (précédemment vicaire au Point-du-Jour), et son vicaire

⁴⁵ Le récit de E Cartalas (1983 - archives du centre social) ne le précise pas, indiquant seulement que « les salles furent disponibles le 20 septembre 1964 » et que « lors de fêtes carillonnées, l'assistance trop nombreuse est toujours aimablement accueillie par la chapelle de la Compassion. » Confirmé par les souvenirs de mon amie d'enfance Marie-France.

⁴⁶ Cité par Thèse

⁴⁷ Source : récit de E Cartalas 1983 - archives du centre social

le père Basset. Le père Basset s'occupait activement de scouts, toujours prêt à faciliter le déroulement de leurs activités à l'aide de sa 2CV.

Quand des Niçois aident à la construction de l'église Sainte Anne de Ménival



Le financement de la construction de l'église reposa intégralement sur des dons, loi de 1905 oblige. Marie France raconte que dans les années 1960, son père avait fait un séjour de convalescence près de Nice et qu'elle lui avait rendu visite, en compagnie de sa mère, emmenées par le père Mollard, le curé de Sainte Anne, dans sa 2CV, par la route Napoléon. Probablement sur le conseil de mon propre père, les trois avaient fait halte au monastère de Cimiez à Nice où mon oncle, alors prêtre Franciscain (debout sur la carte postale des jardins de Cimiez ci-dessus) résidait. Le père Mollard y avait été invité à prêcher lors de la messe dominicale, la quête étant ce jour-là au profit de construction de l'église Sainte Anne de Ménival ! Voici comment des paroissiens niçois aussi ont aidé à la construction de l'église du quartier.

Les parents d'un ami, anciens agriculteurs, jugeaient que la communauté des paroissiens de Sainte-Anne de Ménival, constituée d'employés et d'ouvriers salariés, à la fois étaient des privilégiés (les avancées des lois sociales avant et après-guerre ayant oublié le milieu agricole) et appartenaient à un milieu dont ils se sentaient exclus. Ils préféraient fréquenter l'église Saint-Joseph de la Demi-Lune où ils retrouvaient d'autres parents d'élèves des écoles privées fréquentées par leurs enfants, Saint-Charles et Vincent Serre. Il est vrai que cette paroisse serait à classer, à l'époque, parmi les « progressistes ».

Suzanne Pardon, Guide de France, me racontait que lors de la kermesse paroissiale du printemps 1968, tenue devant l'église Sainte-Anne, elle tentait vainement de vendre des enveloppes de tombola pour financer le camp de l'été à venir et elle en fut dissuadée par le père Basset qui lui dit « Laisse tomber, ils n'ont pas d'argent. » Les grèves de mai en étaient la raison, même si tous les habitants du quartier, dont mon père, n'y avaient pas participé.



Liturgie de Pâques à Sainte Anne de Ménival. Le premier prêtre à gauche, un livre à la main, est l'abbé Mollard, curé. Le troisième officiant à partir de la gauche est le père Basset, vicaire (source Bibliothèque Municipale de Lyon – date inconnue antérieure à 1971)

Les Scouts et Guides de France

En 1962, Marie-Hélène Pardon⁴⁸, habitante de Tassin-la-Demi-Lune à la limite de Lyon V^e venait de passer une année chez les Guides de France, attachées à la paroisse de Saint-Joseph de la Demi-Lune et ne s'était pas sentie à l'aise dans cette troupe nombreuse. Avec son amie Annie Ducreux, du haut de leurs 13 et 14 ans, elles eurent l'idée de créer une nouvelle troupe adossée à la paroisse naissante de Sainte-Anne de Ménival. Pour cela, elles se rendirent au « QG » des scouts place Bellecour pour les convaincre de créer une « équipe libre », adossée à une troupe en bonne et due forme (celle du Point-du-Jour en l'occurrence). L'équipe libre avait ses propres activités au long de l'année, fonctionnait sans cheftaine, mais était supervisée par un vicaire de la paroisse, le père Basset et partait en camp d'été avec la troupe de rattachement.

Pour recruter les six ou huit premières guides, Marie-Hélène et Annie avaient réalisé elles-mêmes des affichettes qu'elles avaient apposées un peu partout. Les guides disposaient d'un local au 49 rue Joliot Curie⁴⁹, « le 49 », avant de s'installer au sous-sol de l'église Sainte-Anne.

Quelques années après, vers 1966 ou 1967, une troupe de louveteaux (garçons) fut créée, encadrée par les guides-fondatrices. Les cheftaines portaient le nom de personnages du *Livre de la Jungle* : Akela pour la chef de troupe, Baghera pour son adjointe. Des groupes de « rangers » (12-13 ans) et de « pionniers » (14-17 ans) suivirent pour former la « 64^e Lyon⁵⁰ », sans dénomination, contrairement à certaines troupes qui portaient le nom de leur paroisse ou de leur quartier.

J'ai été moi-même « rangers » de la rentrée 1969 à début 1971. N'étant pas passé par les louveteaux, je n'avais sans doute pas tous les codes et c'est pourquoi l'expérience dura moins d'un an et demi. J'y ai apprécié l'éducation à la responsabilité, l'apprentissage du camping, les marches, les projets en équipe dont nous étions tour à tour « pilote ». J'ai moins goûté les sports violents comme la « sioule », sorte de rugby où tous les coups sont permis ou des combats d'escrime improvisés avec des bâtons.

⁴⁸ Une partie des éléments rassemblés dans ce chapitre m'ont été communiqués par des amis d'enfance, la famille Pardon, en particulier Marie-Hélène, Suzanne et André.

⁴⁹ En 2023, une résidence, *le Clos Monteverdi*, occupe cet endroit. Je me demande sans certitude si ce n'est pas sur ce site que la paroisse du Point-du-Jour organisait ses kermesses. Je me souviens d'une fois où mes parents y tinrent un stand de vente de paniers en osiers.

⁵⁰ Si j'en crois ma carte de Rangers, la 64^{ème} Lyon était rattachée au « groupe Saint Exupéry » lui-même au « district Ouest-Plateau » du département du Rhône.



(ci-contre) Carte de rangers de l'auteur
(extrait - collection personnelle)

Nos activités étaient rythmées par un « projet » trimestriel, sous la conduite du pilote. Nous avons fait des choses aussi variées que partir à la découverte des musées de Lyon avec, en point d'orgue, une visite privée de l'embryon du musée romain Lugdunum, dans une minuscule salle, Montée des Carmes Déchaussés. Un autre projet, dont le pilote fut mon ami André Pardon, consista à rénover un vieux triporteur 125 cm³ Peugeot, avec caisse à l'avant. Il réussit (à lui tout seul) à faire redémarrer le moteur, nous l'aidâmes à le repeindre (en vert). Le véhicule fut doté à l'avant d'une très belle calandre de 204, mais nous n'avions bien évidemment pas le droit de le conduire !



Le triporteur Peugeot 57 TN produit jusqu'en 1958 (source rozaly.fr)

Le camp d'été, à Burdignes, dans la Loire, à l'été 1970, sur le thème des Mousquetaires fut pour moi un long moment d'ennui, les journées rythmées par de nombreux rituels qui nous lassaient peu de moments de détente. Nos chefs étaient à peine plus âgés que nous, avaient une expérience du scoutisme qui avait traversé mai 1968 et il nous semblait qu'ils se cherchaient, entre tradition et modernité, excès de formalisme et innovations, dirigisme et démocratie. Adolescents, nous avions peut-être besoin de davantage de certitudes de la part de ceux qui auraient dû être des modèles pour nous. Ces doutes que nous percevions chez nos chefs étaient avérés et imputables à la double transition de Vatican II et, surtout, de mai 1968, qui avaient mis tant de certitudes en cause, comme cela m'a été confirmé à la lecture récente des travaux d'Hervé Rouyer sur les scouts lyonnais⁵¹.

La troupe de rangers était supervisée par un responsable, Monsieur Bonhomme⁵², de la génération de nos parents, sans doute parce que plusieurs de nos chefs étaient mineurs (à l'époque la majorité était à 21 ans). Il ne s'impliquait pas de manière visible dans notre fonctionnement quotidien, faisait une apparition les samedis après-midi et était présent lors du camp d'été, mais avec sa famille, dans leur caravane.

Le compte-rendu de nos activités était consigné dans un journal ronéoté *Les chemises bleues*, allusion à la couleur bleu azur de nos chemises d'uniforme (tandis que les Pionniers, à partir de 14 ans, avaient des chemises rouges). Nous trouvions nos uniformes et autres équipements individuels de campings au magasin *La Hutte* dans la Grande Rue d'Oullins qui était une étape obligée pour tout nouveau scout du secteur, l'enseigne étant, au plan national, le magasin officiel des Scouts de France, ayant été fondée par eux.

⁵¹ Source : *Le Mouvement « Scouts de France » à Lyon 1945-1970*, Mémoire rédigé en 1986 par Hervé Rouyer, Université Jean-Moulin Lyon III

⁵² Qui habitait Ménival au bâtiment 1.

L'avènement de la MJC

Je me souviens très bien de l'ouverture de la MJC de Ménival en 1968, avec sa bibliothèque et surtout, sa discothèque. J'ignore quelle était l'origine du fond discographique, mais il était modestement fourni et ne comportait aucun disque des chanteurs à la mode que nous avions envie d'écouter sans les acheter !

La MJC comportait une salle de spectacle dans laquelle se produisit la Compagnie du Tournemire. Je me souviens de deux de leurs créations⁵³, *Le Médecin malgré lui* et *Les Pieds Nickelés*, et du nom d'Alain Bauguil, un de ses fondateurs en 1965.

La pièce de Molière était de facture classique, mais l'adaptation de la bande dessinée créée par Louis Forton et dessinée, à l'époque, par René Pellos était plus audacieuse et déjantée, sorte de pièce à sketches, avec des comédiens jouant depuis les rangs du public. Je me souviens d'une scène dans un musée, où les Pieds Nickelés présentaient une fausse statue, où un comédien mimait la statue grecque du discobole, qui se transformait en « disque-obole », le disque étant en fait une assiette que la « statue » tendait alors aux visiteurs du musée.

Est-ce le plaisir que semblaient prendre ces comédiens qui donnait envie ? Est-ce la proximité du public et de la scène dans cette petite salle qui ajoutait à cette envie ? Après une longue expérience de spectateur, plus ou moins intense selon les périodes, je me suis décidé, trente ans après, à prendre des cours de théâtre et ai pu intégrer une troupe de l'Essonne où je réside aujourd'hui avec laquelle je pratique depuis plus de vingt ans.

La compagnie du Tournemire était née en 1965, fondée, autour d'Alain Bauguil, par des amateurs qui envisageaient de devenir professionnels. Des éléments composant l'histoire de la compagnie du Tournemire sont présentés par le « Guichet du savoir », site internet de la Bibliothèque Municipale de Lyon⁵⁴ qui cite plusieurs ouvrages dont les extraits présentés se complètent, mais avec certaines contradictions.

En 1981, la compagnie du Tournemire s'établit au Point-du-Jour, dans ce qui, dans ma jeunesse, était un cinéma (paroissial ?) au 7 rue des Aqueducs, le lieu étant alors appelé « Théâtre de l'Ouest Lyonnais » (TOL) puis rebaptisé « Théâtre de Lyon » en 1987, puis « Théâtre du Point-du-Jour », qui est son nom actuel.

⁵³ Sur le site lesarchivesduspectacle.net, on trouve une rétrospective partielle de la programmation de la Compagnie du Tournemire.

⁵⁴ <https://www.guichetdusavoir.org/question/voir/68098>

Peut-être qu'Alain Bauguil aurait des choses à raconter, lui qui, après avoir dirigé la Maison de la Culture de Firminy, a fondé, en 1985, *Le Fenouillet*, un théâtre à Saint-Gervais-sur-Roubion, près de Montélimar (26) où il est toujours actif⁵⁵ en 2024 ?

Mes amis Pardon, qui en ont fait partie, m'ont raconté que la compagnie du Tournemire était constituée de bénévoles dont certains, comme Alain Bauguil, ont voulu faire du théâtre leur métier. Plusieurs membres de la famille Faure réalisaient les décors. La famille Veyssière était également impliqué, Daniel jouant souvent un des rôles principaux.

Quand elle fut construite, la salle de théâtre de la MJC ne comportait ni gradins, ni coulisses. La compagnie demanda alors à la Ville de Lyon d'y remédier. La municipalité envoya un important responsable chargé d'instruire la demande, qui vint assister à un spectacle. Pour être sûrs de le convaincre de la nécessité de gradins, on veilla alors à asseoir, au rang devant lui, des spectateurs à la carrure imposante !

⁵⁵ <https://www.theatrelefenouillet.fr/>

La Raude : encore Ménival ou déjà La Demi-Lune ?

En 1965, deux ans après la naissance de mon frère cadet, troisième enfant de la famille, mes parents éprouvèrent le besoin d'un appartement plus grand.

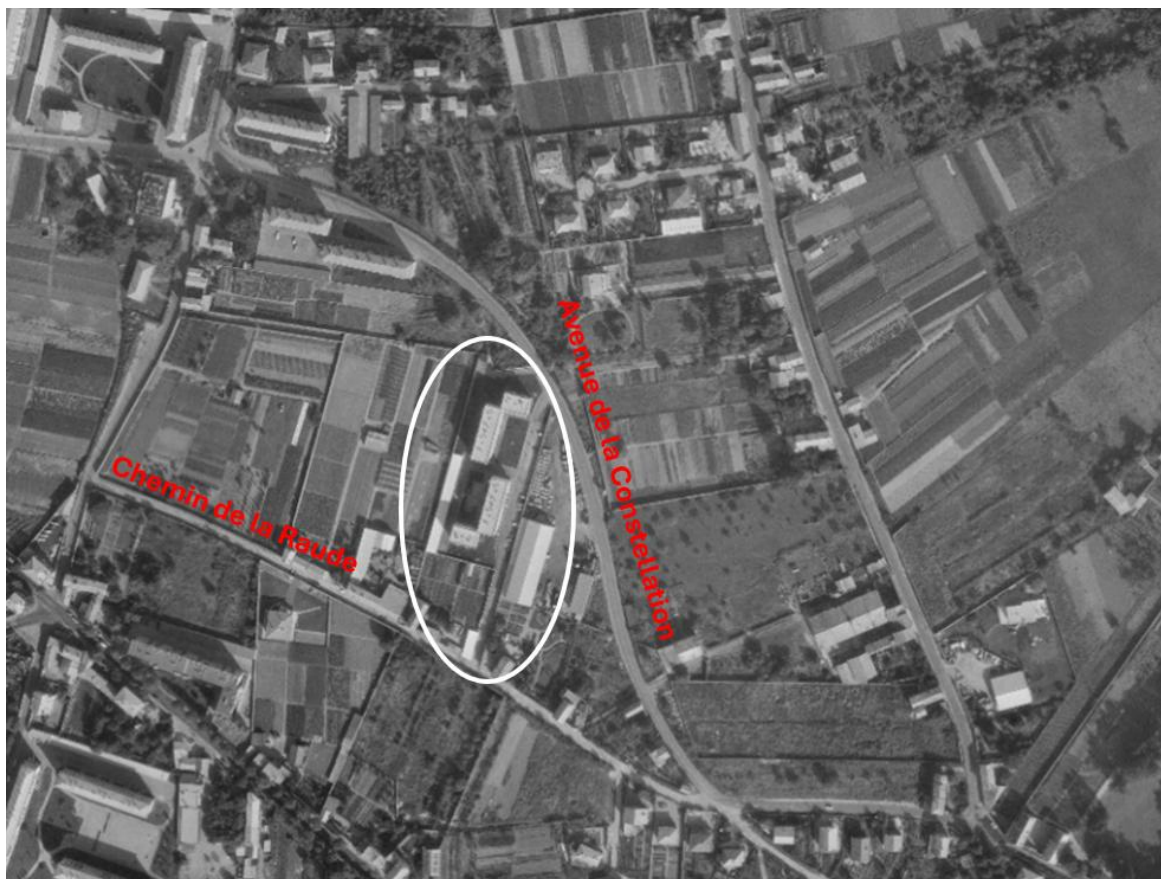


Carte IGN 1950

Cinq ans après avoir emménagé à Ménival, nous fûmes les tous premiers habitants de la résidence La Raude au 25 chemin de la Raude, commune de Tassin-la-Demi-Lune. Sur la carte IGN de 1950, la dénomination « la Raude » déborde largement sur le futur territoire de Ménival, à cheval sur les deux communes de Tassin-la-Demi-Lune et Lyon. Sur la même carte on voit encore le tracé du chemin de fer de Vaugneray dont la plateforme deviendra les avenues de Lauterbourg et de la Constellation, où se situe, au numéro 16 de cette dernière, l'autre entrée de La Raude.

Les quatre petits immeubles avaient été construits sur une parcelle en « L » dont l'ancien propriétaire avait conservé, pour son usage personnel, sa petite maison et un très grand jardin, au numéro 23. La copropriété comportait ainsi deux accès, chemin de la Raude et

avenue de la Constellation. Côté chemin de la Raude, le propriétaire d'origine avait construit une série de garages qu'il louait⁵⁶.



La Raude et le dépôt du transporteur Vassel - Photo aérienne 1966 d'après source <https://remonterletemps.ign.fr/>

La livraison des immeubles ayant pris du retard, et notre appartement de Ménival étant vendu, nous avons emménagé en catimini, avant-même le raccordement des immeubles au tout-à-l'égout, ce qui induit quelques contraintes domestiques au cours des premières semaines. La propriété jouxtait le dépôt du transporteur routier Vassel dont les moteurs des énormes camions vrombissaient parfois sous nos fenêtres. Mais l'agrément de la vue dégagée vers la campagne et les champs maraichers était supérieur à cet inconvénient. Pour les enfants que nous étions, l'ambiance n'était pas très différente de celle de Ménival. Nous y jouions collectivement « en bas » (au pied des immeubles) le jeudi ou le samedi. Mais avec le recul, il n'y avait plus vraiment de vie communautaire, nous ne connaissons pas tous les habitants de l'allée (la cage d'escalier), encore moins les autres. La majorité des femmes travaillaient, il y avait même des familles monoparentales, les copropriétaires changèrent souvent durant les sept années que nous y passâmes.

⁵⁶ En 2024, la petite maison et les garages à louer n'existent plus et un immeuble a été construit sur la parcelle qui a annexé l'ancien accès de *La Raude*, où l'on ne rentre plus que par le 16 avenue de la Constellation. Et les groupes d'immeubles se sont multipliés dans ce chemin de la Raude qui n'a pas été élargi et a conservé son statut de « chemin ».



La résidence « La Raude » vue depuis le « terrain Simon » dernier ilot de maraichage, urbanisé en 2024. – Nous habitons au dernier étage, les fenêtres repérées par la flèche étant, à gauche celle de la cuisine et à droite celle d’une chambre. Photo Le Progrès 06-08-2017



Quinze ans après l’édition de la carte IGN, après une importante urbanisation en continu du quartier, nous n’étions pas vraiment dépaysés, continuant à fréquenter les mêmes écoles, le marché de Ménival et la paroisse Sainte-Anne, qui était d’ailleurs resté la nôtre, son territoire comprenant une partie de la Demi-Lune. Mais le décor était différent de Ménival, même de celui de ses débuts : nous étions la seule résidence de l’avenue de la Constellation, longée par les terrains des maraîchers et du pépiniériste Carchamboin, qui ne comportait ni trottoirs ni éclairage urbain. Pour mes retours d’école, le soir, entre chien et loup, mes parents m’avaient acheté une lampe-brassard ATUVU (utilisée aussi par les cyclistes) avec un feu blanc à l’avant et un rouge à l’arrière pour que je sois vu par les rares autos qui empruntaient l’avenue.

(ci-contre) Publicité Wonder pour les lampes « ATUVU »

Et, en changeant de commune, nous avons franchi une vraie frontière entre la grande ville de Lyon et le gros village à la campagne qu'était encore Tassin-la-Demi-Lune. La vie y était légèrement différente. On y trouvait des services qui avaient déjà disparu de la « grande ville » d'où nous venions.

Un laitier nommé Lacroix livrait quotidiennement du lait frais à La Raude⁵⁷. Au début, le laitier transportait, sur son épaule, une énorme berthe à lait métallique dans les étages (sans ascenseur) et déposait, à l'aide d'une louche mesureuse, la quantité de lait inscrite sur un carton ou un papier par l'habitant de chaque appartement qui avait déposé devant sa porte une casserole ou une berthe d'un ou deux litres. En fin de mois, chaque client laissait devant sa porte le montant des sommes dues, en espèces, sur l'assiette couvrant la casserole ou sur le couvercle de la berthe. Cela ne semblait pas présenter de risques et je n'ai jamais entendu parler de disparition d'argent, ni même de lait. Après quelques années, le lait fut conditionné en bouteilles plastiques, ce qui simplifia la manutention du livreur qui proposa aussi des yaourts et de la crème. Puis, à la fin des années 1960, les livraisons cessèrent et les produits ne devinrent disponibles qu'à la boutique ouverte sur le site de l'atelier, avenue Général de Gaulle à Tassin-la-Demi-Lune.

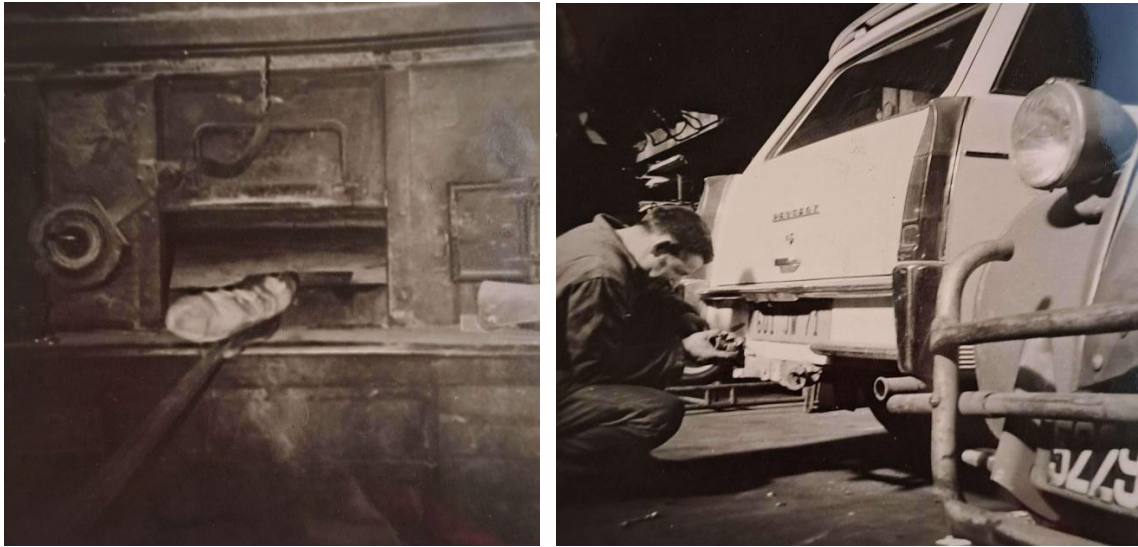
Mes amis Pardon, habitant la *résidence Brosset* (qu'on n'appelait pas ainsi à l'origine), avenue du général Brosset, se souviennent d'un camion-épicerie qui venait de La-Tour-de-Salvagny et qui stationnait chaque matin à 9h devant leur immeuble. Et des maraichers Joyet ou Querelle qui pratiquaient la vente directe aux particuliers, ou de M. Huet qui leur livrait leur charbon.

Arrivés en 1959 à Tassin-la-Demi-Lune, ils se souviennent encore avoir fait tranquillement du patin à roulettes dans l'avenue du Général Brosset, à plusieurs se tenant par la main, sans être importunés par des voitures. Sous leurs fenêtres ils voyaient régulièrement passer un paysan qui venait de Sainte-Foy-lès-Lyon avec son âne tirant un tombereau. Et quand ils se rendaient dans le centre de la commune, ils empruntaient la future avenue de Lauterbourg qui n'était alors qu'un chemin sur la plateforme abandonnée du chemin de fer de Vaugneray, le long duquel ils redoutaient les serpents, tandis que le *Café Lautembourg*, en face de l'ancienne gare était un repaire de brigands. C'était l'époque des « blousons noirs », de jeunes voyous qu'on n'aurait pas aimé croiser, surtout en bande. Ils deviendront les « loubards » chantés par Renaud.

Pour clore ce chapitre tassilunois, évoquons un concours photo organisé par un photographe de l'avenue de la République, à l'attention des enfants. C'était l'époque du développement des Instamatic Kodak et de leur pellicule en cartouche au format « 126 ». On réunit les candidats par équipes de trois (dont je fus et eu pour équipiers André Pardon et un autre copain de classe nommé Mirguet) un jeudi de 1967 ou 1968, en début d'après-midi, dans la salle de cinéma dans l'angle des avenues de la République et Charles de Gaulle, pour nous expliquer comment manipuler l'appareil photo qu'on nous prêtait, avec une pellicule et un « Flashcube » permettant quatre éclairs de flash (avant d'être jeté !). Nous voilà partis pour un reportage dans le quartier. Nous gagnerons des bons d'achat

⁵⁷ Je n'ai pas souvenir de l'avoir vu, lui-même ou l'un de ses concurrents à Ménival, mais je n'étais pas au fait de tous les aspects de la vie quotidienne.

avec des photos jugées réussies dont voici deux exemplaires : le four de la boulangerie Ponsonnet et un ouvrier du garage Méjat saisi en plein travail.



Four de la boulangerie Ponsonnet (à gauche) et garage Méjat (à droite)
Photos PM Verchere (à g.) et André Pardon (à dr.) -Collection personnelle

Il se trouve que le garage Méjat⁵⁸ était celui où les voitures successives de mes parents ont été entretenues. Je me souviens de ce garage dans lequel on entrait par une pente descendante droite jusqu'à l'atelier lui-même.

Monsieur Méjat était également responsable-adjoint de la brigade de pompiers volontaires de la commune. Un jour ma mère avait claqué la porte d'entrée de notre appartement en oubliant la clé à l'intérieur. Elle n'hésita pas à aller solliciter directement Monsieur Méjat, qui vint à La Raude avec deux pompiers qui escaladèrent l'immeuble, de balcon en balcon, avec une échelle à crochets, jusqu'au quatrième étage où nous habitions, et ouvrirent la porte de l'intérieur, sans avoir brisé la moindre vitre, une porte-fenêtre du balcon étant restée ouverte.

⁵⁸ Garage « Citroën » à l'époque qui prendra l'enseigne « Renault » dans les années 1970.

Pour conclure

Ces quelques pages m'ont permis d'évoquer une époque où notre vie était celle de tous les petits urbains de notre génération. Nous n'avions pas conscience de vivre une période de transition importante avec les deux grandes révolutions que furent le développement de l'automobile et l'évolution des mœurs après 1968, qui allaient changer la société qui était celle de nos parents, heureux d'être sortis de la guerre et de ses privations et confiants dans les perspectives de croissance.

Beaucoup de ceux qui ont vécu ces années 1960 sont encore là, et leurs témoignages seraient sans doute très utiles aux chercheurs qui vont en rassembler les traces. Puisse celui-ci y contribuer et, en attendant, évoquer auprès des habitants d'aujourd'hui de Ménival et de La Raude, comment est né leur quartier.

Palaiseau, le 15 janvier 2026



Remerciements

Aux membres de l'association ARHOLY, et en particulier à son président Christian Déal, pour m'avoir donné envie de rédiger ces souvenirs et en avoir relu la version initiale.

À Marie-Hélène, Suzanne et André Pardon, Véronique Seyfried, Marie-Hélène Stragiotti-Bolénor, mes amis d'enfance, pour avoir réveillé quelques souvenirs partagés.

À ma sœur Marie-Béatrice, et mes frères Christophe et Stéphane.

Table des matières

Ménival, des immeubles au milieu des champs	5
Ménival : un grand ensemble avec une sociologie et un état d'esprit particuliers	9
Faire ses courses	15
Le quotidien des enfants	21
Escapades dans le centre de Lyon.....	23
La Favorite une des écoles privées les plus proches de Ménival	27
Vincent Serre, l'école paroissiale de garçons de La Demi-Lune.....	33
Le lycée Jean-Moulin	37
Les bus : le 30, puis le 42.....	39
La construction de l'église Sainte Anne	45
Les Scouts et Guides de France	51
L'avènement de la MJC	55
La Raude : encore Ménival ou déjà La Demi-Lune ?	57
Pour conclure.....	63
Remerciements	65